

Revue

du

Monde Egyptien

(Review of the Egyptian World)

MARIUS SCHEMEIL BEY, Directeur.

Le travail porte en lui-même sa récompense.

Table des Matières

- | | |
|------------------------------|---|
| I. MARIUS SCHEMEIL..... | Un homme et un livre. |
| II. ELIE SIDAWY..... | Le Mouled d'Abou-Guerg, fin. |
| III. K. M..... | La "Djähilyyat", fin. |
| IV. ELIE TYAN..... | La Chambre d'Amour. |
| V. ANDRÉ CORBIER..... | Dialogue. |
| VI. RAPHAEL SORIANO..... | Médaille. |
| VII. HECTOR KLAT..... | Élégie à la chère mémoire de Gabriel Yared. |
| VIII. RAYMOND SCHEMEIL... | En marge des revues:
a) Les mémoires de Margot.
b) L'Homme à la Rose. |
| IX. ANTOINE ZARY..... | L'Amour sur les Cimes, Roman, IV. |
| X. MANSOUR N. SHAKOUR Pacha. | La culture cotonnière dans les Colonies Françaises et autres pays soumis à l'influence de la France, fin. |
| XI. CAMILLE EDDÉ..... | Discours de fondation de l'Association Libano - Syrienne des Anciens Elèves des Ecoles Supérieures. |

CARNET : *du Critique, de l'Economiste, du Musicien, du Philanthrope, du Joueur d'Echecs, du Chroniqueur, du Bibliographe, de Morins.*

Note Financière.

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS
S. et S. SEDNAOUI & Co. Ltd.

Le Caire, Alexandrie, Mansourah
(Egypte)

Paris, Lyon, (France)

*Les plus vastes et les plus riches assortiments
de toute l'Egypte.*

Pour paraître prochainement

CONTRE L'OUBLI

RECUEIL DE POÈMES
1914 - 1920

PAR

MARIUS SCHEMEIL

1 beau volume de 300 pages : Prix P.T. 25

Il n'en sera tiré qu'un nombre très-restreint d'exemplaires.
Souscrire dès à présent chez l'auteur: 8 Rue Cheikh Aboul-
Sebaa (Quartier Ismaïlia), Le Caire.

Revue du Monde Egyptien

MARIUS SCHEMEIL BEY, DIRECTEUR

Un Homme et un Livre *

Le livre que vient d'écrire le Dr Comanos Pacha et dans lequel il a consigné les mémoires possibles à publier d'une vie aussi remplie que la sienne, a retenu mon attention de la première jusqu'à la dernière page, y compris les dix chapitres de la partie scientifique et technique.

Le Dr Comanos Pacha est né aux environs de 1852 et habite l'Égypte depuis près de 44 ans. Sa figure est trop familière aux Égyptiens pour qu'il ait besoin de présentation. Tout le monde connaît cet homme à la haute stature, au visage régulier, à la belle barbe légendaire, au large front intelligent à moitié recouvert du *tarbouche* national, aux yeux observateurs, pleins de finesse et de malice.

Ses qualités d'âme ne sont pas moins remarquables. Amoureux de la propreté morale encore plus que de la pro-

* Mémoires du Dr Comanos Pacha, publiés à l'occasion de son jubilé de 40 ans d'exercice médical.

preté physique, il pousse le raffinement de l'élégance jusqu'aux limites suprêmes. N'aimant pas les affaires, ni les complications, — tout comme le plus avisé des diplomates, — il a — ironie des oppositions, — horreur des intrigues ou de tout ce qui pourrait de près ou de loin, menacer de ternir la blancheur de son hermine. Sa prudence est même exagérée sous ce rapport, témoin l'affolement qui s'empara de lui quand la mort de Mavroyanni Pacha faillit faire de lui le premier médecin du Sultan Abdul-Hamid.

« Cette nouvelle, écrit-il, me fit l'effet d'un coup de massue. Je n'étais nullement disposé à accepter ce poste qui, en m'enlevant toute liberté, me condamnait à vivre dans un pays plein de mystères, d'intrigues et de dangers de toutes sortes. Malgré les grands avantages pécuniaires et honorifiques (100,000 francs d'appointements, des gratifications, des cadeaux, logé et nourri au Palais, chevaux et voiture, trois soldats attachés à mon service) que cela m'offrait, je me voyais là comme dans un enfer ».

A part cela, le Docteur aime l'ordre, le luxe, la beauté, la bonté, la vérité, la justice, et s'attribue, avec une candeur qui ferait parfois sourire si elle n'était sincère, sans fausse honte comme sans fausse modestie, le mérite de mainte situation heureuse, quelqu'en soit d'ailleurs la futilité ou l'importance.

Le Dr Comanos Pacha, malgré ses soixante-dix ans, n'a pas d'ennemis, la prudence dont je viens de parler lui évitant ceux que pourraient lui susciter chez d'autres les défauts de ses propres qualités.

Depuis son arrivée dans notre capitale, en 1877, il a fréquenté la Cour et la ville, comme médecin et comme homme du monde, et personne mieux que lui n'était fait pour tout voir et tout retenir. Heureusement pour lui-même, et pour nous ses amis, qu'il est mal placé pour tout dire. La vie des hommes qui sont encore vivants n'appartient pas à l'histoire, et voilà pourquoi le Dr Comanos, qui est encore, et restera, je l'espère, longtemps, plein de vie et de force, n'a pu qu'effleurer, dans ses mémoires, les divers incidents de sa propre vie ou de celle des personnes dont il parle, mais que la mort a respectées. Cela n'empêche pas les pages qu'il vient de publier d'être d'une lecture captivante, chargées de sel et de piquant,

soit par l'importance des personnages qui défilent, soit par l'intérêt des événements relatés, et cela en dépit de la simplicité d'un style peut-être un peu négligé dans sa forme.

Le Dr Comanos Pacha n'écrit d'ailleurs ni dans sa langue maternelle, ni dans celle du pays où il a été élevé. Grec d'origine, il a fait ses études de médecine en Allemagne, d'où il a rapporté ses diplômes et sa science, avec, imperceptiblement, quelque chose de la raideur qui fait l'apanage des habitants des Empires Centraux. C'est là qu'il lia connaissance avec de nombreuses célébrités, parmi lesquelles les Professeurs Simon et Billioth, le fameux Lord Lister, fondateur de la méthode antiseptique, le Professeur Leyden et d'autres non moindres. D'Allemagne il partit en tournée d'études médicales à Paris et à Londres où il continua à faire la connaissance de toutes les célébrités médicales mondiales. Puis il vint s'établir en Egypte, au Caire, où son frère aîné était Agent Diplomatique des Etats-Unis d'Amérique.

Grâce à ses fortes études, à son caractère accueillant, à sa distinction, son urbanité, sa franchise et sa droiture, à son humeur égale, grâce aussi à l'appui opportun de son frère, qui le présenta à la Cour, il ne tarda pas à se faire, dans toute l'Egypte, depuis les marches du trône jusqu'au seuil des chaumières, une incomparable et innombrable clientèle.

Une guérison chez Chérif Pacha le français le met dès la première heure en vedette, et lui permet d'assister, d'un observatoire unique, à toute la vie des Souverains, des princes, des pachas, des bourgeois et des roturiers, des riches et des pauvres. Il fut témoin des fastes d'Ismail, et de ses prodigalités, de ses succès et de ses revers. Il le vit tenir tête à l'orage que soulevait contre lui le diplomate Tricou, briser mystérieusement, mais impitoyablement, le fameux Ismail-el-Mouffetich, puis abdiquer et partir en exil. Il l'y retrouve plus tard à Constantinople, étant lui-même attaché comme médecin à la personne de son petit-fils Abbas, alors Khédivé d'Egypte. Et c'est avec une lettre du vice-roi magnifique qu'il se présente, en 1914, chez son père Hussein, que les événements venaient de précipiter au Sultanat du pays. « Cette lettre, lui dit le souverain tout ému, vous ouvre toutes les portes de ma maison. Comme

mon vénéré père vous appelle *son ami*, je vous considère aussi comme tel. Vous pouvez venir me voir sans cérémonie cela me fera toujours plaisir ».

Au dire de l'auteur des mémoires, — et c'est la vérité, — le Sultan Hussein jouissait d'une réputation d'intelligence universelle qui lui valait l'admiration et l'estime de tous ceux qui l'approchaient et que charmaient en même temps sa finesse, son goût et sa générosité.

Le Docteur des Souverains d'Égypte connut aussi Tewfik Pacha, le Khédive bon. Il en fait un vif éloge, parle de la noblesse et de la droiture de son caractère, ainsi que de son extraordinaire affabilité et de sa lucidité. Il raconte les dangers que courut ce Chef d'Etat lors de la révolte d'Arabi, comment le courage et le sang-froid d'Abdel-Halim Pacha Assem lui garantirent la vie et comment « l'invasion et l'occupation britanniques sauvèrent l'Égypte et le trône, en introduisant en peu d'années de vraies merveilles dans la terre des Pharaons ».

Vint ensuite le règne d'Abbas 1^{er} dont l'inflexibilité de caractère, mise en parallèle avec la souplesse du caractère de son père, fait penser malgré soi à la fable du Chêne et du Roseau : *Je plie et ne romps pas*. Le nouveau souverain passa des cours du Theresianum de Vienne sur le trône de ses pères. Il avait le caractère de son aïeul, très peu celui de son père. A travers des pages émouvantes, l'on assiste aux vivacités du jeune khédive, ainsi qu'à ses démêlés fréquents avec Lord Cromer et Kitchener. D'un trait nous voyons sortir d'un de ces démêlés le gigantesque capitaine que devait hisser plus tard au pinacle la dure mais décisive campagne du Transvaal. Un de ces entêtements qui étaient si familiers au bouillant Abbas se trouve ainsi à l'origine de la carrière d'un des plus renommés soldats contemporains.

Grâce à sa solide instruction, grâce à ses belles manières, l'auteur des mémoires eut le privilège de prendre part à divers Congrès médicaux, en Égypte et à l'Étranger. Il y remplit de hautes charges, effectives ou d'honneur, qui lui procurèrent l'occasion de se faire présenter à la plupart des souverains du Continent Européen. Ses entrevues les plus remarquables furent avec le Sultan Abdul-Hamid, avec l'ex-Kaiser, et avec le roi Albert I^{er}.

D'après lui, le Sultan était un homme doué d'une rare intelligence, d'une grande expérience politique. Sous son règne, la Turquie était une grande puissance, et les ambassadeurs accrédités auprès de lui se disputaient son amitié et ses faveurs. — Comme on sent ici percer le fameux secret de toute la fructueuse politique du Sultan Rouge : diviser pour régner ! — Comanos Pacha semble d'avis que les atrocités et les tyrannies qu'on lui attribuait n'étaient que l'œuvre de son entourage qui savait exploiter habilement son caractère terrorisé, en inventant continuellement des complots imaginaires nés du cerveau de sa légion intéressée d'espions et de policiers. La destitution du Sultan Abdul-Hamid fut la plus grosse faute politique et celle qui a mis l'Empire ottoman à deux doigts de sa ruine.

L'ex-Kaiser était « l'homme le plus imposant qui fût, plein d'orgueil. En se présentant devant lui on avait l'impression de se trouver devant un être différent et supérieur à tout autre homme, un être personnifiant la grandeur humaine ».

On pense ici, à la sublime parole par laquelle un orateur du grand siècle ouvrit l'oraison funèbre de Louis XIV : « Dieu seul est grand, mes frères ».

Le roi de Belgique, Albert 1^{er}, était un homme « parfait dans toute l'étendue du mot, d'un caractère calme, réfléchi, modeste, d'une intelligence, d'une instruction et d'une expérience du monde tout-à-fait supérieures ; un roi sublime, qui réalisait le désir contenu dans l'ancienne définition grecque : le roi, modèle de tous ses sujets ».

Mais je vois qu'au fur et à mesure que ma plume court et que les pages se succèdent, il me vient envie de vous raconter tout le livre. Ce serait une faute de ma part, car tout ce que je vous en dirais ne vous donnerait pas l'idée que j'en ai recueillie moi-même en le lisant. Aussi ne ferai-je qu'une allusion aux nombreux épisodes, tels que ceux des guérisons de Miss Leiching et de la fille de Chérif Pacha el farançaoui, et que l'aventure de Comanos Pacha pris à Berlin pour un grand duc russe. Rien ne vaut les détails et le sel quasi-gaulois du texte original.

Je ne clôturerai pas mon article sans mentionner un des passages les plus graves et les plus touchants du livre, celui où

ajoutant à ce que nous savons déjà de son honnêteté et de son désintéressement, l'auteur, en nous racontant les derniers moments du Patriarche grec Sophronios, mort à 105 ans entre ses bras, montre combien il possède à un haut degré les deux qualités qui font le plus d'honneur à un homme digne de ce nom : le mépris de la mort puisé dans le respect de Dieu.

C'est assez soulever le voile derrière lequel le Dr Comanos Pacha, homme de grandeur et de bonté, de simplicité et de franchise, de modestie et de science, dit des choses dont l'intérêt laisse deviner celui des faits ou des détails qu'il ne peut encore révéler.

Je terminerai sur une phrase qu'écrivit le docteur à propos de l'hôpital grec qu'il peut se flatter d'avoir créé de toutes pièces :

« Les donations des particuliers sont très rares. Il ne manque cependant pas de grosses fortunes dans la colonie grecque qui prétend gouverner l'hôpital et l'administrer sans l'aider financièrement ».

N'est-ce pas un peu l'histoire de tout le monde et de toutes les colonies ? On aime si peu, en général, payer de sa personne et de ses deniers. On déteste l'effort sauf peut-être celui du pas à faire pour monter sur le tréteau d'où l'on domine sans se fatiguer. Quant au Dr Comanos Pacha, il peut se vanter d'avoir quand même réussi, par son énergie et sa patience, à créer une œuvre durable là où d'autres de ses confrères, appartenant à d'autres communautés, et animés de la même volonté et des mêmes ambitions que lui, sont morts sans avoir entrevu l'espoir même lointain d'une réponse à leurs appels désespérés. — MARIUS SCHEMEIL.

Le Mouled d'Abou-Guerg ⁽¹⁾

II

La dévotion à St-Georges, avons-nous dit, devint en peu de temps très populaire. Et pourquoi cette vogue si rapide et quasi universelle ? N'ayant pas approfondi suffisamment cette question, je m'excuse par avance d'y répondre avec précision. Peut-être en faut-il découvrir le secret dans l'hommage de sympathie et d'admiration que suscitérent chez les générations d'alors et futures la jeunesse du martyr, son état militaire, sa loyauté, sa foi sincère, et son courage jusqu'au mépris de la mort, toutes choses qui firent de lui comme un champion du panache et un précurseur de la chevalerie ?...

En tous cas, ce qui est certain, c'est que presque au lendemain de sa mort, l'Empereur Constantin, en vue d'honorer et de perpétuer sa mémoire, se hâta de bâtir sur son tombeau à Lydda un oratoire qu'illustrèrent les prodiges⁽²⁾. Grecs et Coptes le surnommèrent Meghalosmartyr, le grand Martyr. Dans Constantinople seule six églises lui étaient dédiées. Également honoré à Rome, en Italie, en Gaule au VI^e siècle, il eut l'Angleterre sous son patronage en l'an 800. En Grèce, en Russie et dans tout l'Orient j'ignore si, à part Notre-Dame et Saint Michel, il est un saint qui jouisse plus que lui de la faveur populaire. Les Musulmans eux-mêmes le vénèrent sous le nom d' « el Khadr »⁽³⁾, et sur cent familles chrétiennes, je ne crains

(1) Voir notre numéro du 1^{er} février 1921.

(2) Synaxaire, I, 138.

(3) En Syrie, le prophète Elie jouit de la même popularité tant auprès des Chrétiens que des Musulmans.

pas de me tromper en disant que soixante quinze au moins perpétuent son nom : le Georgios ou Georgui des Hellènes c'est Kévork en Arménie, en Syrie, Georgei, George, Gerios, et en Egypte Guirguis, Gorgui, Greis, Abou Greis, Abou Guerg. La population mahométane d'Abou Guerg ne jure que par lui. Enfin, dans la vallée du Nil, qu'habitent près de 900,000 Coptes, sur un chiffre total de 418 églises, il y en a 83 qui sont placées sous le vocable du Meghalosmartyr, et la proportion est plus forte dans le Delta (y compris le Caire) où l'on en compte 36 sur 129.

En voilà assez pour démontrer la popularité du saint patron d'Abou Guerg et expliquer la raison d'être de l'affluence dont son « mouled » offre le pittoresque coup d'œil.

On va à Abou Guerg par les voies d'accès les plus diverses, surtout par le Nil sillonné de barques, toutes voiles déployées, où il n'est pas rare d'y entendre fredonner cette jolie chanson déjà vieillote que je me hâte de noter avant que la vague du temps l'emporte :

La Chanson du Nautonnier Egyptien

Gars, ramenez l'ancre ! Héla ! Hissa !
 Hardi, les gars ! Héla, hissa !
 Mets à la voile, ô nautonnier,
 Et garde les yeux baissés !

Et comment baisserai-je les yeux,
 Et la belle à la longue chevelure va et vient ?
 Leila, laisse tomber un regard sur moi !
 Je languis de désir, ô Leila !

Maman, qu'elle est dure l'Egyptienne !
 Pourtant je supporterais bien volontiers ses rigueurs
 S'il m'est donné un jour
 De faire sa rencontre !

Et alors je la saluerai des deux mains,
 Et je dirai : « Dieu unique qui n'as point de second,
 Fais périr mon rival et laisse moi
 Jouir, seul, de l'intimité de ma gazelle ! » (1).

Ne se dégage-t-il pas de cette chanson quelque vague arôme d'hellénisme ? D'abord ce *héla ! hissa !* terme emprunté au vocabulaire de la marine française et espagnole, et qui signifie ni plus ni moins « hélez ! hissez ! » est aussi usité chez les peuples de l'Hellade. Et puis cette course à l'être aimé, à la plénitude de sa possession, se retrouve en mainte chanson de ses mariniers. Oyez plutôt :

La barquette

File, file en avant, barquette !
 Nous devons aller trouver Xanthoula.
 Les étoiles d'or étincellent,
 Et l'espoir nous guide !
 Les deux yeux de Xanthoula
 Comme deux soleils nous éclairent.
 Hissa, ma barquette chérie !
 L'aurore va nous surprendre (bis).
 Ici-bas, celui-ci se presse,
 Celui-là recherche la gloire,
 Quiconque voit Xantho
 Oublie pour un de ses regards
 Souffrances, richesses et gloire.
 Hissa, ma barquette chérie,
 L'aurore va nous surprendre.
 Si les vents bruissent
 Si les vagues mugissent,
 La terre va de nouveau nous sourire
 Et le soleil se lever ;
 Auprès de Xantho mon âme
 Oubliera ses maux.
 Plus vite, ma barquette chérie,
 L'aurore va nous surprendre.

(1) Le texte arabe serait trop long à transcrire.

Viens, élance-toi, Xanthoula !
 Cours, cours vers ma barquette !
 Vois comme les astres sourient,
 Et comme la terre salue !
 Ecoute les rossignols chanter
 Pour te faire fête.
 Arrière, ma barquette, mon amour !
 Voici poindre l'aurore ! (bis) (1).

A la tombée de la nuit, le coup d'œil est féerique. Des mâts de lumière s'entrechoquent et se croisent le long de la berge, semant dans les eaux limoneuses une infinité de paillettes d'or. Et la lune ne manque jamais, quand elle est de faction là-haut, d'ajouter à l'illumination fluviale le rayonnement de sa face ronde. Des felouques légères et de majestueuses dahabiehs se coudoient sans se heurter. Et de toutes ces embarcations, et du sein des tentes dressées sur le rivage un brouhaha continu s'échappe. Partout sur la terre ferme comme sur l'eau, les pèlerins banquettent et festoient, et comme jadis leurs ancêtres à Bubaste, ils ne se font pas faute de sacrifier au fruit capiteux de la vigne. C'est surtout le « raki », liqueur nationale extraite du raisin sec et aromatisé avec de l'extrait d'anis ou de l'essence de rose (2), qui a les honneurs avec ses acolytes attitrés et inséparables appelés « mézéz » (3), arachides, lupins ou pois chiches.

(1) Cette chanson, dans le texte grec, est extraite d'une brochure relativement ancienne, un recueil intitulé Ἔσματα Ἑρωτικά. Elle se chante, est-il indiqué, sur l'air de « Voga, voga la porcella » de Vittore Pisani.

(2) Dans la Haute-Egypte, on l'extrait des dattes, et il y est, paraît-il, très prisé.

(3) En Syrie, ces sortes de hors-d'œuvres comportent un grand assortiment composé le plus souvent de fromage, olives, salades, légumes marinés, viande hachée, viscères de volaille, fruits secs, etc. Et l'on trouve moyen, après cela, de faire honneur à un repas plantureux. Ces « mézézés » sont considérés comme le complément indispensable de la boisson qui, absorbée par un estomac vide, nuit à ses fonctions digestives.

A l'église, durant les offices qui se succèdent jour et nuit, le arif (chantre) entonne d'une voix vibrante, parfois à l'unisson avec les fidèles, des cantiques d'une longueur démesurée à la louange du Saint. J'ai traduit celui qu'on va lire, mais en retranchant les redites absolument oiseuses. Il montrera Saint Georges tel que le conçoivent ses fidèles Coptes :

Cantique.

Je débute au nom du Créateur des êtres,
 Qui a la force et la puissance,
 Le Dieu magnifique, adorable.
 Par son aide, les braves ont dompté les mécréants,
 Et en luttant fortifiez nos croyances.

A leur tête Georges le magnanime
 Combattit le bon combat sans défaillance.
 Au service du Juge suprême il apporta
 Son talent oratoire et sa dialectique serrée.
 Hautement il appela les foules à la religion du Christ.

D'un cœur ferme, et avec une foi sereine
 Sur laquelle l'épouvante ou la menace
 N'eurent pas de prise,
 Il combattit sept ans l'ennemi,
 L'ennemi de la Foi, le mécréant.

Pour l'attirer au culte des idoles
 Le Roi des rois de la Perse négocia avec lui,
 Mais faisant preuve d'un grand courage,
 Il le perça de la flèche du blâme.
 Et l'autre ne se tint pas pour battu.

Pour le perdre il usa de tous les stratagèmes
 De la menace et des caresses,
 Mais il ne tomba pas dans les filets
 Et ne renia pas sa foi
 Par la grâce du Tout-Puissant.

Voilà Georges le brave, aux qualités parfaites,
 Qui perdit son père, à l'âge de vingt ans.
 Désireux de remplacer son père,

Il gagna la résidence de l'empereur,
Et constatant que celui-ci était idolâtre,

Il en fut outré, et alors, entre les gens de sa suite
Il partagea les dons destinés au chef,
Les priant de rentrer dans le pays
Et de n'en rien dire à sa mère,
Puis revenant auprès du Roi,

Il le regarda bien en face, traça le signe de la croix,
Et dit: « Tes dieux de pierre muets et sourds
Sont les antres des démons de l'Erreur ! »
Et le roi répondit: « Prince, obéis-moi,
Pour que je puisse te régaler

De la moitié de mon royaume
Et que je fasse de toi un ministre honoré ! »
Et le Saint impatienté, répliqua :
« Quelqu'étendu que soit ton royaume,
C'est une largesse de mon Dieu,

Aussi tes promesses ne me séduiront-elles pas ! »
Il dit aussi: « Je briserai ton armée
Par la vertu du Roi suprême,
Et par la grâce du Christ la disperserai ! »
Irrité par ce langage, le roi aussitôt

Ordonna qu'on le dépouillât de ses vêtements
Et qu'on brisât ses membres,
Mais son Dieu veillait sur lui,
Il le ressuscita après la mort.
La colère du roi ne fit que s'accroître,

Et il le fit jeter dans un cachot,
Et il le fit flageller, et le Seigneur Jésus
Le reconforta, et le guérit.
Et dans son aveuglement, l'impérial tortionnaire,
Croyant que Georges était un sorcier

Requit un maître magicien pour le soumettre
Au pire supplice, c'est ce qu'il exécuta
En lui offrant une coupe empoisonnée,
Et il la but sans en éprouver le moindre malaise.
Désappointé, le magicien, par la bonté divine,

Confessa le Christ sans crainte, fut décapité
 Et ainsi mérita d'entrer dans la légion des martyrs.
 Interdit et noyé dans l'océan des erreurs,
 Le roi requit le saint
 De métamorphoser les sièges en arbres,

Et à l'instant ils se chargèrent de feuillages et de fruits,
 Et ce spectacle ne fit qu'endurcir le monarque
 Qui s'enlisa de plus en plus dans l'iniquité
 Et c'est ainsi que le saint obtint
 La grâce du martyr et la félicité des élus.

Elle est d'un agréable accès, son église,
 Quiconque y vient voit exaucer ses vœux,
 Et Dieu le guérit de ses infirmités.
 O Dieu Créateur et Tout-Puissant,
 Applique-nous ses mérites,

Et par son intercession délivre nous du mal !
 Car tu es la miséricorde infinie.
 O Dieu généreux, qui le ceignis des sept couronnes,
 Comble-nous de tes bienfaits, pour que nous te louions !
 Et que nous te glorifions dans l'éternité !

Et conserve-nous notre Patriarche le Magnifique,
 Et son associé, notre évêque N. le vénérable,
 De même que les prêtres, les diacres,
 Et les servants, et ton peuple ;
 A tous donne vertu et perfection ! (1).

Partout ailleurs l'on chante, partout l'on danse. Les tamtam battent, les tambourins résonnent, les hautbois pépient, les cuivres ronronnent, les guitares vibrent, les cloches tintent, le tout entrecoupé, couvert de cris de joie, de reconnaissance et parfois aussi de misère imploratrice de la Pitié Souveraine. Car beaucoup d'infirmes, beaucoup d'éclopés sont dans le nombre.

(1) Les Cantiques spirituels, recueillis et révisés par le Qommos Yohanna Guirghuis et Goubran eff. Nametalla, Caire, 1896.

Dans la foule des dévots on rencontre également des mères qui viennent s'acquitter d'un vœu en portant leurs bébés aux fonts baptismaux d'Abou Guerg, et des femmes qui sont privées du bonheur de la maternité et qui, à l'instar des dévotes du Vieux-Caire, prétendent l'obtenir en avalant une mèche trempée dans l'huile d'une lampe brûlant en l'honneur du saint,

On m'a rapporté aussi que parmi les visiteurs d'Abou Guerg il y a des femmes possédées qu'on amène dans le but de les débarrasser de leurs tortures. A cet effet on les introduit dans l'église après une purification préalable et on les revêt d'une robe blanche. Elles y passent une journée entière jusqu'à ce qu'elles voient apparaître le saint chevauchant sur un coursier, une lance en main. Leur vêtement se teint-il d'une tache de sang, le génie du mal est chassé.

Ceci me suggère un rapprochement avec un phénomène à peu près similaire qui se passe à Gamoula, dans le sanctuaire de St Mercure-aux-deux-Epées, l'« alter ego » de St Georges, au dire de M. Legrain, et voici comment l'intéressant égyptologue le décrit :

« La vertu du martyr triomphe d'une façon plus éclatante encore lorsque des épileptiques, des possédés ou de pauvres fous lui sont amenés. Alors, la multitude se précipite vers son tombeau, où, déjà, vêtus de blanc, enchaînés, hurlent ces malheureux.

« Ils cherchent en vain à s'échapper, tandis que les parents les maintiennent vigoureusement et constatent la venue d'Abou Seifein aux cris et contorsions du malade. Alors, ils jettent sur celui-ci une grande étoffe (mélaya) et le gardent ainsi jusqu'à ce qu'il soit entièrement calmé, puis on le découvre et l'on apprend aussitôt s'il est guéri, car, dans ce cas, voici que des traces de sang paraissent sur ses vêtements blancs. Elles sont triangulaires si le sujet est musulman, et en croix s'il est chrétien.

« Les prêtres interviennent alors et, au nom du saint bienfaisant, réclament les dons des parents puis la procession commence. C'est tout d'abord le clergé et les chantres, ensuite l'ancien fou qui montre son signe sanglant de salut, puis enfin la famille. Tous font le tour des tentes, jouant des cymbales et

du triangle, chantant à pleine voix, tandis que les femmes poussent leurs zagharits aigus et que la foule, émerveillée, loue le miracle nouveau que vient d'accomplir le chahid Abou Sefein.

« On affirme qu'il se produit trois ou quatre cures de ce genre à chaque pèlerinage (1) ».

C'est donc la même chose en la Haute-Egypte et dans le Delta.

Mainte légende merveilleuse est attachée au sanctuaire d'Abou Guerg :

Et d'abord c'est à son saint patron que ce lieu doit de rester encore debout. Les habitants rappellent en effet qu'il y a quelques années, il fut question de régulariser le cours du Nil par l'amputation de toutes les bosses que les rives du fleuve accusaient en certains endroits. Cette mesure devait fatalement entraîner la disparition du sanctuaire. Or, il advint qu'à cette époque la femme de l'inspecteur général des Irrigations (Sir W. Willcocks) tomba sérieusement malade et tint nonobstant à aller rejoindre son mari en tournée d'inspection à Abou Guerg. Sa première visite fut pour le Qommos. « Priez, lui dit-elle, pour que je guérisse ! » Et le Qommos se mit en prière, et la guérison s'opéra. Et voilà comment l'église et le pâté d'habitations qui l'enserrent furent préservés d'une destruction certaine.

Un natif du pays m'a raconté cet autre récit :

Il y a quelque cent ans, sous le règne abhorré des Mamelouks, à l'époque où l'Etat concédait à des particuliers le monopole des impôts, vivait à Mit Damsis un omdeh (maire de village) horriblement autoritaire du nom de Khalil bey Charara. Une « Ezbet Charara » sise dans les dépendances de la localité rappelle encore son souvenir. La veille de Pâques, il lui prit la fantaisie d'interdire au prêtre desservant, en ce temps-là le Qommos Ibrahim, les sonneries des cloches et la célébration solennelle des offices. Grand émoi dans le hameau. Le

(1) Ch. LEGRAIN, *Louxor sous les Pharaons*, p. 21. L'auteur donne de ces cures une explication assez curieuse, vieille de 3000 ans, donnée par les gens de là-bas. Il faut lire sa légende de Khonsou.

prêtre n'osait pas enfreindre la consigne. A cette époque la corvée punissait les récalcitrants.

La mort dans l'âme, les larmes aux yeux, le pauvre homme courut se prosterner devant l'icône sainte, et pria avec ferveur pour que la décision arbitraire fut rapportée et son auteur châtié. L'image sembla s'animer à ses yeux. Mais il était, lui, de tempérament quelque peu nerveux. Il entendait être exaucé sur l'heure et commençait de perdre patience. Tout à coup, dans un mouvement de fureur indomptée, il fonça sur l'icône sainte, et la décrocha en s'écriant : « Puisque tu n'es pas assez puissant pour nous protéger alors que nous nous apprêtons à fêter la Résurrection du Seigneur, à quoi bon rester fidèle à ton culte ? » (1). Et il se disposait à aller jeter l'icône dans le puits voisin quand un messager l'accosta de la part de l'omdeh tombé subitement malade : « Mon maître vous mande auprès de lui, dit-il, car il se meurt ».

Du plus loin qu'il aperçut le Qommos, celui qui agonisait fit un effort pour se lever, et quand il s'en approcha, il l'accueillit par ces termes : « Mon Père, pardonnez à mon orgueil, et priez pour moi ! »

Le prêtre se hâta de l'oindre du St-Chrême et pria, et le moribond recouvra la santé.

Et l'on dit qu'en cette nuit-là, ailées et triomphantes les cloches d'Abou Guerg sonnèrent à toute volée et de toute leur âme l'allégresse de la Résurrection.

Je pourrais citer d'autres traits. Mais devant les limites de mon cadre je m'arrête, en me bornant seulement à constater que sous toutes les latitudes on se trouve toujours en présence du même homme assoiffé de merveilleux. Et quoi de de plus naturel ? Notre apparition sur la terre, l'organisation de notre être, notre destinée, tout cela ne tient-il pas du Prodiges ?... — ELIE SIDAWY.

(1) Un tel langage ne doit pas scandaliser. En pays chaud les colloques avec le bon Dieu et les Saints ont des vivacités d'expression singulières. A Naples d'ailleurs, est-ce qu'à l'occasion de la fête de St-Janvier la foule ne se laisse pas parfois emporter à des menaces contre le saint quand le miracle tarde à se produire : « San Gennaro, s'exclame t-on de toutes parts, fa il miracolo ! ».

La "Djâhilyyat" *

(Période Ante-islamique de l'Histoire Arabe)

II

La monnaie était peu connue en Arabie : aussi, la plupart des transactions commerciales se faisaient-elles par échange : c'est le système primitif du troc. Le seul consentement des parties n'opérait pas le transfert de la propriété, comme dans la plupart des contrats du droit moderne. Les Romains avaient imaginé les contrats *verbis* (*sponcio, stipulatio*), dans lesquels les paroles solennelles prononcées étaient la condition essentielle de la naissance de l'obligation, et les contrats *re* (*traditio*), qui se formaient par la remise matérielle ou figurée de la chose vendue ou échangée. Chez les arabes, la vente ou l'échange participaient de la nature de ces deux genres d'obligations et se formaient à la fois *verbis* et *re*. Quand l'échangiste trouvait un co-échangiste, il mettait sa main droite dans celle de l'autre partie et disait : « Conviens-tu avec moi d'échanger ta marchandise (désignation) contre la mienne (désignation) ? » L'autre répondait : « Je conviens (1) », et aussitôt avait lieu la livraison. Le double acte de la prononciation des paroles solennelles et du serrement des mains s'appelait *moubâyaa*, مباحية (2). La *moubâyaa* était aussi la forme des obligations à terme à condition d'être accomplie en présence de témoins. Elle était à la fois du droit privé et du droit public, et s'ap-

* Voir notre numéro du 1er février 1921.

(1) هل بايعتني على كذا — نعم بايعتك

(2) On peut certainement voir une survivance de cette coutume dans l'usage des commerçants de tout l'Orient qui, en concluant une transaction quelconque, se serrent les mains et disent *sta bene* ou *stope là*.

pliquait à toute convention qui se formait par le serrement des mains, alors même qu'il y eut un écrit constatant l'accord des volontés. C'est ainsi que le choix d'un chef était légalisé par une *moubâyaa* entre ce chef et ceux qui l'avaient élu. Une trêve, un traité de paix, n'étaient parfaits que par la *moubâyaa*; une alliance de tribus se formait par une *moubâyaa* entre les chefs, etc.

Le droit musulman a conservé jusqu'aujourd'hui cette expression pour désigner la cérémonie de reconnaissance du Souverain ou Khalife.

Quant à la propriété foncière, qui n'existait d'ailleurs à titre de propriété individuelle que pour les terrains bâtis et les quelques jardins suburbains, elle se transmettait par succession, par donation, par échange; mais le droit de propriété le plus solide était celui de l'occupation basée sur la conquête : c'était aussi, à Rome, l'origine de la propriété quiritaire, la plus solide et la mieux défendue par la loi. Les pâturages étaient communs. Une des guerres les plus désastreuses, celle dite « d'El Rassoûs », entre les tribus de Bakr et de Taghleb (et qu'on peut appeler guerre de 40 ans) eut pour origine le fait par Kouleib chef des Taghlebités, de vouloir réserver à ses propres troupeaux un pâturage commun aux deux tribus.

Quelle était, au milieu de ces conditions sociales et internationales, la situation de la *Famille*? Je n'ai pas fait une étude spéciale de la question, qui est pourtant d'une importance capitale. Cependant, je peux dire qu'en Arabie, comme chez tous les peuples primitifs, c'est le régime patriarcal qui domine l'institution de la famille; le père de famille a tous les pouvoirs sur les personnes et sur les choses de sa famille, et la puissance paternelle n'est pas organisée, comme dans les législations d'inspiration chrétienne, dans une pensée de protection de l'enfant, mais en vue de sauvegarder les intérêts du père de famille et ceux du clan ou de la tribu. La femme également jouait un rôle important dans la famille; mais je ne possède pas assez d'éléments pour le déterminer exactement.

Une famille ou une tribu pouvait adopter des individus appartenant à un autre groupe. Ces individus entraient alors tout à fait dans la famille ou la tribu adoptantes, y jouissaient

des mêmes prérogatives et devaient y remplir les mêmes obligations que les autres membres. De même, les familles ou les tribus avaient le droit, pour certaines raisons (et notamment pour se débarrasser d'un mauvais garnement qui menaçait de troubler la paix avec les voisins), d'*exclure* un individu, de le chasser, de le faire sortir de la famille ou de la tribu. Si, dans ces circonstances, cet individu ne réussissait pas à se faire adopter par un autre groupe, il devenait un *Khâlî*, خاليع, malheureux paria que quiconque pouvait impunément molester et, même, tuer, car personne n'était là pour poursuivre sa vengeance ou réclamer sa *dyya* (prix du sang). En général, la condition de ces *Khâlîs* était donc très précaire ; ils étaient très pauvres, et ils s'en lamentaient bruyamment. Dans un vers de sa célèbre *moallaqa*, Imrou-oul-qaïs compare les aboiements des loups affamés qui se trouvaient dans la vallée du Ventre-de-l'Ane (au Yémen), aux lamentations d'un *Khâlî* chargé d'enfants وواد كجوف العير قفر قطعه به الذئب يعوي كالجائع الممبل

On donnait parfois à ces individus le nom méprisant de « *saaliks* » صعاليك (les gueux). Mais pour pouvoir vivre au milieu de cette société primitive, où l'homme isolé n'avait aucune valeur, et où l'individu n'était respecté qu'autant que le groupe auquel il appartenait imposait le respect aux autres, ces « *saaliks* », ces gueux, se réunissaient parfois en bandes et constituaient des éléments de trouble assez dangereux. Les récits historiques légendaires de la période parlent quelquefois de princes ou de poètes aventuriers, qui, exclus ou chassés par leurs tribus, s'étaient formé une suite ou un contingent de ces gueux, qu'ils menaient au pillage ou dont ils mettaient les armes au service du plus offrant. Le poète Bichr ibn Ouana, célèbre par la poésie où il raconte comment il a tué le lion afin de conquérir la main de sa belle Fatma, appartenait à cette catégorie de *saaliks*. Et lorsque le poète-roi Imrou-oul-Qaïs, encore jeune prince, fut chassé par son père à cause de ses aventures amoureuses, il se mit à la tête d'une bande de ces mêmes *saaliks*, tout comme l'avait fait un autre poète-roi de la Bible, le prophète David, lorsqu'il fut proscrit par le roi Saül.

En fait de sciences, les Arabes s'occupèrent d'histoire et

de généalogie, un peu d'astronomie et beaucoup d'astrologie et d'explication des songes : *Onirocritie*.

La plupart des Arabes de la *Djâhilyyat* étaient païens, et, à ce titre, adoraient les étoiles et les esprits : c'étaient des Sabéens. Comme au fond de toute idolâtrie, le sabéisme admettait à l'origine de tout un seul principe : Allâh ; mais il lui adjoint des « Compagnons » ⁽¹⁾ participant de sa divinité ; les corps célestes et les esprits. Ces divinités secondaires étaient-elles créées par Allâh ? Émanaient-elles de lui ? Étaient-elles ses déchéances ? Tout cela n'est pas clair dans l'esprit des Arabes, mais toujours est-il qu'ils rendaient à ces divinités un culte plus flatteur qu'à Allâh lui-même, puisqu'Allâh se déchargeait sur elles du soin de gouverner le monde. Sept temples, au vocable des sept grandes planètes, étaient parsemées sur le sol de la Péninsule. Il y avait aussi trois grandes divinités féminines ; El Lât, El Ozza et Manât, appelées parfois filles d'Allâh. Cinq grands esprits étaient déifiés : Widd (homme), Souâ (Femme), Yaghoûth (Lion), Ya'ouq (Jument), Nisr (Aigle). Il y en avait encore d'autres, tels que Dhoul-Kholosa, Madân, etc. Deux dieux syriens avaient trouvé droit de cité dans l'Olympe arabe : Asâf et sa femme Naïla. Le temple de la Kaba, panthéon arabe, renfermait 360 idoles, au nombre des jours de l'année lunaire, dont la plus importante était celle de Houbal, homme en coquillages rouges avec des pierres précieuses. La plupart de ces idoles étaient en pierres grossières, d'une sculpture élémentaire et sans art. Quant à Allâh, il n'avait ni temples ni statues. Les croyances des sabéens relativement à l'âme et à la résurrection étaient très variées et changeaient d'une famille à l'autre. A l'apparition du christianisme, plusieurs Sabéens mêlèrent des pratiques chrétiennes, et, notamment, le baptême, à leurs cultes païens. Ils se disaient chrétiens de St.-Jean-Baptiste et faisaient remonter leur religion au patriarche Set, fils d'Adam, et à ses deux fils Idris (Enoch) et Sâbé, enterrés, croyaient-ils, sous les trois grandes pyramides d'Égypte.

(1) *شركاء* d'où le nom de *مشركين* que les Musulmans donnent aux polythéistes, c'est-à-dire ceux qui donnent des Compagnons à Dieu.

Plusieurs arabes étaient juifs, et parmi eux figure le poète illustre Es-Samaûal (Samuel), seigneur du château-fort d'El Ablaq. Au Hedjaz certaines tribus professaient une religion particulière, espèce de judaïsme débarrassé des pratiques rituelles. C'étaient des Hanifs, *الحنفاء الاحناف*, qui se disaient dépositaires de la religion d'Abraham et d'Ismaël, religion dont le mahométisme se dit être sorti comme le christianisme sortit du judaïsme. Ils croyaient que la Kaba avait été construite par Abraham et Ismaël, sur l'ordre de Dieu et avec le concours de l'Ange Gabriel. Autour de la Kaba il y a une petite enceinte en demi-cercle, dite hidjr-Ismaïl (Enceinte d'Ismaël) dans laquelle, croyait-on, il gardait ses troupeaux. Ces croyances des Hanifs ont passé purement et simplement au mahométisme.

Dans l'Oman, certaines tribus étaient mazdéennes et adoraient le Feu, dont le culte leur avait été appris par les Persans. Ce sont ceux-là que les musulmans appellent mages, *المجوس*, et qu'ils considèrent comme les plus éloignés de la vraie religion.

Le christianisme aussi fit beaucoup de progrès chez les Arabes. La conversion des Arabes fut, dit-on, l'œuvre de St-Paul. Le grand recueil d'El Aghâni rapporte les récits, parfois touchants, mais toujours édifiants, de la conversion de certains rois arabes, surtout parmi les rois de Hira. Malheureusement, la conversion de la plupart des Arabes fut l'œuvre des nombreux hérétiques de Syrie et de Mésopotamie, Nestoriens et Jacobites, qui, persécutés à partir du III^e siècle, cherchèrent un refuge dans les déserts; elle fut aussi, en partie, l'œuvre des Ibâds, *العباد*, affranchis des tribus arabes de Hira, chrétiens et marchands de vins. Et il est permis de supposer que la conversion des Arabes fut souvent un témoignage rendu à la bonne qualité du vin qu'on leur débitait, car, en fait, ils conservèrent toutes leurs coutumes : polygamie, divorce, vengeance privée, brigandage, etc. Il faut ajouter à cela la passion du vin et celle du jeu. Adî, connu plutôt sous le nom de *el Mouhalhil*, était un grand buveur, et son expression historique *اليوم خمر وغداً امر* est trop connue pour être rapportée ici. Voulant tirer vengeance de l'assassin de son frère Kouleib, il jura « par les idoles antiques jadis adorées et à présent brisées ».

كَلَّا وَأَنْصَابٍ لَنَا عَادِيَّةٍ مَعْبُودَةٍ قَدْ قَطَّعَتْ قَطْعِيْعًا

Un autre chrétien jurait par le Dieu de la Mecque et par la Croix والصليب وارب مكة, ou bien encore, par le dieu des danseuses de Mina, et par Dieu qui, seul, a le pouvoir de permettre et de prohiber (*Al Hâreth ibn Abbâd*).

كَلَّا وَرَبِّ الرَّاقِمَاتِ إِلَى مَنِيٍّ كَلَّا وَرَبِّ الْحَيْلِ وَالْإِحْرَامِ

Un poète du Yémen, Zâd ibn Hamal, louait les hommes de sa tribu qui jouaient à des jeux de hasard, « tandis que tant d'autres évitent le jeu pour ne pas perdre ». Antara, parlant d'un héros du désert, disait de lui qu'il abaissait les drapeaux des marchands de vins (1) Toutes les occasions étaient d'ailleurs bonnes pour boire. Le célèbre brigand-poète Chanfara, voulant venger l'assassinat de son oncle Taabbata-Charran, autre brigand poète, disait :

حَدَّثَ الْجُمُرُ وَكَانَتْ حَرَامًا وَبِلَايَ مَا أَلَمْتَ تَحِلُّ
فَأَسْقِنِيهَا يَا سَوَادَ بْنَ عَمْرِ أَنْ جَسَمِي بَعْدَ خَالِي خَلُّ

« Le vin devient permis qui était prohibé, et ce n'est que pour un grand malheur que la prohibition est levée.

« Donne-le moi donc à boire, ô Sawada ibn Amr ! car, après mon oncle, mon corps est bien frêle ».

A côté de ces défauts, les Arabes avaient de très belles qualités : le courage, l'enthousiasme, la prudence, la générosité, la fierté nationale, la fidélité à la foi jurée. D'une vive intelligence et d'une riche imagination, ils avaient aussi la présence d'esprit et le sang froid. Ils s'en vantent d'ailleurs beaucoup, ils vantent aussi l'éloquente lucidité de leur vaste langue. De même que pour les Romains, il y avait « les Romains et les Barbares », ainsi pour les Arabes, il y avait « des

(1) Les Marchands de vin faisaient flotter un drapeau au-dessus de leurs tentes pour annoncer leurs marchandises, et le baissaient quand la provision était épuisée. Le héros loué par Antara buvait donc tout le vin du marchand.

Arabes et les Perses » (ce mot de Perses étant appliqué à tous les non-Arabes). Parfois, l'excès de leurs vertus dégénérait en vices. Souvent leur courage fut de la barbarie, leur prudence de l'astuce et de la ruse, leur fierté de l'orgueil le plus démentiel; et l'on est vraiment tenté de qualifier la grande générosité du célèbre Hâtim (de Tayy) d'extravagance et de folle prodigalité. L'habitant du désert est un être impulsif, vindicatif, froidement cruel. Témoins ce roi de Hira, qui fit brûler les pieds à cent prisonniers de guerre, ce même Chanfara qui tuait ses victimes en leur lançant des flèches dans les yeux, etc. Certaines tribus, et notamment celle de Qoraïche, avaient la coutume inhumaine d'enterrer vivantes leurs filles dans la première enfance. Certains savants croient que les Arabes primitifs avaient aussi l'institution de la polyandrie; mais toutes ces mœurs barbares avaient presque disparu à l'apparition de l'Islam. Voulez-vous savoir ce que l'Arabe désirait faire de son ennemi? Oyez plutôt ces vers d'el Mouhalhil, qu'il a dits après l'assassinat de son frère Kouleib :

كذبوا القدمنعوا الجياد رتوعا	قتلوا كليياً ثم قالوا ارتعوا
معبودة قد قُطعت تقطيعا	كلا وأنصاب لنا عارية
وقبيلة وقبيلتين جميعا	حتى أريد قبيلة وقبيلة
منهم عليها الخامعات وقوعا	حتى نرى أوصالهم وجماجما
وتجر أعضاء لهم وضلوعا	وترى سباع الطير تنقر أعيناً
ضرباً قد مغافراً ودروعا	والمشرفية لا يعرج عنهم
يوم الكريمة ما يردن رجوعا	والخيل تقحم الغبار عواباً

« Ils ont tué Kouleib, et ils se sont dit: Reposons-nous. Ce n'est pas vrai, car ils ont enlevé tout repos aux chevaux.

« Non, par nos idoles antiques, jadis adorées et aujourd'hui mutilées,

« (Je ne me reposerai) que lorsque j'aurai anéanti une tribu, et une tribu, et une tribu, et deux tribus ensemble!

« Jusqu'à ce que nous voyons ces oiseaux crever leurs yeux et trainer leurs membres et leurs côtes !

« Et le sabre ne s'éloignera pas d'eux, coupant casques et cuirasses.

« Et les chevaux se précipiteront à la poussière des combats, sans vouloir revenir ! »

Chanfara, après avoir décrit le carnage qu'il se proposait de faire des Houdhéilites, qui avaient tué son oncle Taabbata-Charran, ajoute :

تضحك الضبع لقتلى هزيل وترى الذئب لها يستهل
وعتاق الطير تغدو بطاناً تحطاهم فما تستقل

« L'hyène rit en pensant aux morts de Houdheil, et le loup sourit ;

« Et les vieux oiseaux de proie viendront de bonne heure, affamés, et ne laisseront pas seuls leurs cadavres. »

Ce Taabbata-Charran prétend quelque part avoir vu la *ghoule*, terrible monstre féminin, qu'il a combattue et tuée, et dont il donne la description fantastique :

« Elle a deux yeux au milieu d'une tête horrible comme celle d'un chat, avec la langue fendue,

« Deux jambes d'avorton de baudet, la peau recouvrant la tête comme celle d'un chien, et le poil comme un habit de bure vieux et usé.

فإذا عينان في راس قبيح كراس الهر مشقوق اللسان
وساقا مخرج وشواة كلب وثوب من عباء او شنان

Les mœurs des arabes que nous venons de décrire transpercent à travers les œuvres laissées par les poètes de l'époque. Ce ne sont pas des œuvres sorties de leurs plumes, puisque les Arabes d'alors n'avaient ni plumes ni écrivains: leurs poésies étaient plutôt des improvisations, très souvent des pièces de circonstance, des impromptus, que l'on se transmettait par mémoire. C'est ce qui explique le fait que nous ne possédons pas de poèmes antérieurs au IV^e siècle. Car la mémoire des hommes est bien courte quand elle n'est pas fixée par l'écriture.

Or, l'écriture ne fut connue dans la Péninsule que vers la fin du Ve siècle, époque où elle y fut introduite par les marchands nabathéens qui habitaient l'Arabie Pétrée et qui fréquentaient les grands marchés de Syrie. Il y avait bien les *râwyas*, troubadours dont la mémoire merveilleuse pouvait retenir des milliers de vers sur les sujets les plus variés. Mais comme l'écriture était ignorée, ces *rawyas*, anthologies vivantes, ne pouvaient pas fixer leurs trésors littéraires et les destiner à leur survivre. Poètes eux-mêmes, les *râwyas* introduisaient parfois des modifications ou des variantes dans les poèmes appris, ce qui explique les différentes versions de certains vers, tel que ce مطلع *matla*, (premier vers) d'une célèbre qacida de Tarafa ibn El Abd.

لخولة أطلال بركة شهيد تلوح كباقي الوشم في ظاهر اليد
(او) لخولة اطلال بركة شهيد ظلت بها ابكى وابكى الا الغمد

«(De l'habitation) de (ma belle) Khaula, (il reste) des ruines à Barqat-Thahmad, -vestiges pareils aux traces que laisse un tatouage disparu ».

Variante du deuxième hémistiche: Et j'y ai pleuré et fait pleurer du soir au Matin ».

*
**

J'ai fini ma description de l'Arabie et des Arabes de la *Djâhilyyat*, et avec elle, j'ai fini la première partie de mon étude.

Si vous voulez bien me continuer votre bienveillante attention je vous parlerai, une autre fois, de la naissance et du développement de la poésie arabe dans le désert avant l'Islam.— K. M.

Poésies

La Chambre d'Amour

A Leila

La chambre d'amour est maudite,
Ses murs et son toit sont hantés.
Elle fut autrefois construite
Avec des moellons aimantés.

Le fer de ses barreaux invite
La foudre par un ciel d'été ;
Et ses solives décrépites
Cachent un feu près d'éclater.

Elle est très basse, elle est petite,
Un grabat par terre est jeté ;
Mais la nuit, elle est sans limite
Et pleine de bijoux montés.

Comme la hutte d'un ermite,
Ouvrée aux vents de tous côtés,
Elle découvre tous les sites
Et domine l'Eternité. — ELIE TYAN

Dialogue

en sympathique hommage à M. Schemeil bey.

Je poserai mon front sur ton épaule blonde,
Tu me pardonneras ton amour méconnu,
En voyant que je pleure et de toi seule au monde,
A l'heure de la mort, je me suis souvenu.

Ce soir, je viens chercher dans tes yeux d'améthyste,
Doux comme un crépuscule où vibre un Angelus,
Je viens chercher, dans ton regard si grave et triste,
Cette clarté qu'au ciel je ne retrouve plus.

Oh! prends moi dans tes bras et cache moi la vie,
Le jour, le ciel divin, tout ce qui n'est pas Toi,
Tout ce qui m'a blessé! sur ma lèvre ravie,
Mets ta lèvre et prends-y ce qui reste de moi,

Ce n'est plus qu'un soupir, mais c'est toute mon âme,
L'âme de ma Jeunesse, au matin triomphant,
Si belle... ! on a souillé la lampe, mais la flamme,
Se ranimera pure, à ton souffle d'enfant ;

Aime moi, par pitié, pour qu'enivré, je meure ;
Dans l'ombre où je m'en vais, nul ne m'attend ; j'ai peur...
Je ne veux pas mourir sans être aimé!... Demeure ;
Le sommeil sera doux s'il me prend sur ton cœur.

Elle.— Non, tu ne mourras pas!... Voici ma chevelure,
Qui s'écroule comme un flot d'or, sur l'oreiller,
Voici mes yeux, voici ma bouche ardente et pure,
Voici mes jeunes seins gonflant ma gorge dure,
Et mon cœur qui s'est réveillé !

Je t'aime; il ne faut pas que tu meures... Je t'aime...
Ne t'en va pas...

Lui.— Tais-toi! Dans le soir apaisé,
A l'heure où d'autres ont aux lèvres le blasphème,
Oh! laisse-moi goûter cette extase suprême,
De sourire à la mort, puisque j'ai ton baiser! — ANDRÉ CORBIER.

Elégie

A la chère mémoire de Gabriel Yared.

Quelle immense part de nous-même
Est ensevelie avec lui !

(Lamartine)

Mon ami, je reviens de chez nous.

« De chez nous »,
Syllabes qu'on ne peut sans s'émouvoir entendre,
Mots qu'on dit d'un accent si fervent et si tendre
Que l'âme se recueille et se met à genoux,
Comme pour prononcer les mots d'une prière !
« De chez nous ». Mots où tient l'amour du sol natal
Comme un parfum captif dans les flancs du cristal,
Comme un sachet résume une forêt entière !

Mon ami, je reviens de chez nous. J'espérais
Te conter le vertige éblouissant des cimes
— Vertige dont, enfants éperdus, nous jouîmes,
T'en souvient-il ? — et l'ombre auguste des forêts.
J'espérais te conter la joie enfin apprise
D'être débarrassés d'un régime odieux,
Et le spleen de songer que ce sort qui nous grise
Est celui dont rêvaient, en mourant, nos aïeux !
Oui, rêves des morts, vœux des vivants, fois nouvelles,
Espoirs antiques — oui, tout ce qui peut monter
Au jour, à l'ombre des trois couleurs immortelles
— Voilà ce qu'en rentrant, j'espérais te conter !

Mais hélas ! qu'ai-je appris ? Tu n'es plus de ce monde,
Mon ami ! descendu dans la Nuit inféconde.
Tu ne me viendras pas saluer, au retour,
De questions sans fin, d'accolades joyeuses !
Quel charme t'attirait au souterrain séjour ?
Tu prêtas trop l'oreille aux voix insidieuses !...
La Terre s'apprêtait à fêter tes trente ans,
Et tu t'en vas avant l'été ! Ton beau printemps
Avec toutes ses fleurs rentre aux royaumes sombres...
— Ah ! quel parfum suave ont dû les pâles Ombres
Respirer, quand ton Ombre en leur groupe apparut !...

— Quel tyran prononça le cruel : « qu'il mourût » !
 Qui décréta que ton destin fût si fragile ?...
 Quand le soleil répand sur nous ses flots pourprés,
 Tu foules désormais les diaphanes prés
 Et les bosquets myrteux chers à ton cher Virgile !...

Sans regrets tu quittas le Pays, les amis,
 — Etiez-vous donc jaloux de nous, dieux ennemis ?
 — Le vieillard désolé de n'être plus ton père,
 De tes frères nombreux l'inconsolable essaim,
 Et la petite enfant qui tette encor sa mère
 Et sa mère qui pleure en lui donnant le sein !

Prononces-tu leur nom, parfois, dans l'air aphone
 Et sous les cieus blafards où règne Perséphone,
 La déesse au sein blanc cerclé d'ardents rubis ?
 Ou bien en te baignant dans l'onde stygienne
 As-tu tout oublié de ta vie ancienne ?

... O mon ami, le sort fatal que tu subis,
 Un autre en a connu les épreuves cruelles ;
 Un autre a trop tôt vu, hélas ! les sombres bords,
 Que rien n'eût dû tenter au rivage des morts !
 L'aperçois-tu, parfois, dans les champs d'asphodèles
 Où, flottantes blancheurs, vos Ombres vont glissant ?

C'était, sur terre, un blond et rose adolescent.
 Son corps, autour de lui, répandait la lumière ;
 Phidias eût souhaité sculpter sa tête altière
 Pour doter l'univers du chef-d'œuvre absolu ;
 Son regard, à la fois timide et résolu,
 Firmament où le jour alternait avec l'ombre,
 Était parfois d'or pâle et d'autres fois d'or sombre,
 Suivant que son grand cœur, aux lois du Rythme enclin,
 Était rempli d'azur ou de ténèbres plein ;
 Et son esprit, plongeant aux gouffres du Mystère,
 Remontait sans vertige...

Il n'avait pas vingt ans !
 Plus que le tien encore embaumait son printemps...

En Marge des Revues

Les mémoires de Margot.

C'est de Margot Asquith qu'il s'agit. La femme de l'ex-premier, en publiant ses mémoires, vient de secouer violemment les habitudes fondamentales du peuple britannique. Comme le dit M. Louis Gillet dans la *Revue des deux Mondes*, l'Angleterre était « un pays où la discipline des sentiments, où la réserve de l'expression, où l'austérité de la parole et la pudeur des confidences étaient une partie de la règle morale. » L'étalage d'incidents et de réflexions intimes et d'aventures d'ordre privé, que vient d'oser crânement Madame Asquith, marquerait-il le signal d'une révolution profonde dans le domaine de la sensibilité anglaise ?

De ce seul point de vue le geste de Margot Tennant méritait d'être souligné.

A ce propos, l'éternelle question de l'opportunité des *mémoires* a été débattue. « Quand on a fermé le volume, écrit M. Gillet, on se demande : pourquoi l'auteur nous raconte-t-il tout cela ? Qu'est-ce que cela peut nous faire ? Pourquoi ? Pourquoi ? » Le Docteur Comanos Pacha répondrait sans doute mieux que moi à cette insidieuse question. . . Mais pourquoi les mémoires de Saint-Simon, ceux du Cardinal de Retz, les confessions de Jean-Jacques ? Et pourquoi pas alors l'autobiographie de Margot Asquith et les mémoires de Comanos Pacha ?

Il faut sans doute distinguer les mémoires objectifs, que laissent, sur une période déterminée, certains personnages mêlés à des événements historiques, — des souvenirs intimes et privés, purement subjectifs.

Les uns et les autres, cependant, ne me paraissent pas mériter l'injuste réprobation dont on les gratifie d'habitude. La science historique moderne ne dédaigne plus les *mémoires*, si utiles à compléter

le tableau d'une époque. La science psychologique ne dédaigne pas davantage les récits intimes de ceux qui ont eu le courage de les transcrire pour d'autres que pour eux-mêmes. La psychologie a besoin d'analyser le plus possible d'échantillons humains. Pourquoi donc ce *pourquoi* insistant, à chaque fois que se publient des *mémoires* ?

Homo homini lupus! L'homme ne serait pas homme s'il n'éprouvait le besoin impérieux de critiquer son semblable. Il est évident qu'il faut un courage tout particulier pour livrer au public, *de son vivant*, tout le détail de sa vie intime et psychologique. Comanos Pacha a payé son audace de la plaisante surprise de lire de ses yeux vivants l'annonce de sa mort dans les journaux ! Margot Asquith l'aura payé du peu d'indulgence de la critique à son endroit. C'est que, ainsi que l'écrit M. René Puaux dans *l'Illustration* : « Elle a pu beaucoup voir, elle a un tout petit peu trop raconté ». C'est peut-être vrai. La confidence détaillée et complaisante de tous ses flirts, par exemple, n'a pas dû amuser tout le monde, et si le livre n'était dédié à M. Asquith, je me demanderais avec plus de scepticisme si cette franchise à la face de l'univers n'aurait pas quelque peu assombri son humeur... L'exemple est diablement dangereux pour tous les pauvres maris qui circulent de par le monde... J'imagine, de même, que Mme Asquith, qui n'a pas craint de rapporter maintes confidences, se trouvera, à l'avenir, entourée déplaissamment de mondains et d'amis pleins de circonspection. Elle n'osera pas s'en plaindre ! Que deviendrons-nous, grands dieux, si nous étions exposés, à tout heure, à voir étalées en lettres imprimées et livrées au passant nos confidences, nos pensées intimes, nos faiblesses peut-être... Mais rassurons-nous, cela ne peut arriver qu'aux gens célèbres. Que ceux qui ne risquent pas de l'être ou de le devenir se consolent à l'idée qu'ils n'ont guère à se méfier d'aucune Margot...

L'homme à la rose.

C'est, paraît-il, Don Juan. Et ce Don Juan dont j'entends parler est celui que M. Henry Bataille vient de mettre sur la scène du Théâtre de Paris. *L'Illustration* du 22 Janvier nous en livre la lecture.

L'affiche reproduite sur la couverture légendaire du petit fascicule appelle le public à une riche représentation. La mise en scène doit

être luxueuse et les recettes élevées, puisque M. Léon Volterra, du Casino de Paris et des Folies Bergères, est à la Direction. André Brulé, principal acteur et metteur en scène. « La belle Dherlys », prêtée par le Casino de Paris, qui n'aura plus ainsi le monopole de sa nudité. Musique de scène de M. Reynaldo Hahn. Costumes de Poiret.

Paris qui Jazz, la dernière revue à grand spectacle, n'en avait pas promis davantage. Sur la même petite couverture légendaire, parcourons la revue de la presse que M. Gaston Sorbets ajuste avec tant d'ingéniosité. Eloges sur éloges. De l'admiration et de l'enthousiasme d'un bout à l'autre. Les ciseaux du chroniqueur ont merveilleusement évolué entre les lignes des grands périodiques. Mais que dit M. Doumic de cette œuvre nouvelle ? L'opinion de M. Doumic n'est jamais citée par M. Sorbets, qui doit partager pour lui l'amusant mépris de M. Léon Daudet. Il est cependant intéressant de savoir que, dans sa chronique du 1^{er} Janvier, M. Doumic n'a pas été très tendre pour *l'Homme à la Rose*. Mais M. Doumic a peut-être été injuste : il n'a même pas remarqué la belle Dherlys et les costumes de Poiret ! Cette *Revue des deux Mondes*, décidément, se ressent encore de l'austère direction du trop austère Brunetière. . . .

M. Bataille est assez intelligent, il a surtout suffisamment le sens du public, pour s'être rendu compte que le genre de ses pièces de prétendue psychologie mondaine, comme *la Femme nue*, *la Marche Nuptiale* ou *la Vierge Folle* est usé jusqu'à la corde ! La mèche en est éventée !

La veille de la représentation, M. Bataille (Henry) écrivait, dans *Excelsior* : « on ne doit pas être l'esclave d'un genre. » Ceci pour annoncer qu'il va en changer. « Il faut sortir ce qu'on a dans le ventre et écrire ce que bon vous semble. » Ceci pour introduire au genre nouveau. L'on pressent avec terreur ce qu'il sera. « Or, « cette fois, continue M. Bataille, je n'ai pas eu d'autre prétention que de me divertir à graver une espèce d'eau-forte à la manière « de Goya ». En fait d'eau-forte, M. Bataille nous a, tout au plus, livré une eau trouble. Et la rose de son homme répand un parfum inattendu. Un langage de basse maison pour introduire le spectateur au cœur du sujet. Une scène de basse maison pour achever le portrait. Don Juan n'est plus qu'un vulgaire bonhomme dont un auteur indiscret dévoile les plus basses vulgarités. Je trépigne de ne

pouvoir citer ici les scènes atroces qu'a inventées l'imagination luxueuse de M. Bataille. Mais il ne peut être question de les livrer aux lecteurs de cette *Revue*. Que les curieux au moins ne manquent pas de les lire. Notamment : Scène I de l'acte I, Scène VIII de l'acte II, Scène X et XIII de l'acte III. Je les en supplie pour ma propre justification.

M. Antoine (qui ne peut vraiment pas froisser M. Bataille) a l'indulgence d'appeler cela du « réalisme brutal, comme une démonstration de clinicien ». On imagine ce que ce réalisme-là peut atteindre. Je ne m'étonnerais pas si, couvert par cette curieuse formule, M. Bataille, qui nous annonce qu'il va désormais écrire « ce qu'il a dans le ventre », offrirait bientôt aux applaudissements de Paris (du *Casino de Paris* ou du *Paris qui Jazz*) des œuvres *cliniques* encore plus audacieuses... — RAYMOND SCHEMEIL.

L'Amour sur les Cimes

ROMAN INÉDIT

IV

Elevons-nous, d'un coup d'aile, à quelques centaines de mètres au-dessus du niveau des mers. Pénétrons dans la vallée profonde, dont les bords escarpés se dressent à une prodigieuse hauteur. Tout au fond de l'immense fente, un torrent, à la voix de tonnerre, s'enfuit écumeux par-dessus des monts écroulés. Dédaignons le petit chemin de fer qui, péniblement, se hisse de rampe en rampe ; atteignons, d'un pied léger, un chaos de glaces et de roches : Nous sommes à Zermatt.

Vue d'ensemble sur la vallée de la Viège, panorama splendide ! Tons rouillés, grisâtres, roses d'aurore, avec la note glauque des glaciers pâles, fluant en nappes pétrifiées du champ des neiges éternelles !

Vision saisissante, inoubliable ! Le regard éperdu, heurté, de toutes parts s'éblouit à contempler tant de blancheur ; la hauteur démesurée des colosses de pierre l'épouvante ! Humble et craintif, il s'abaisse vers l'Alpe d'émeraude, se perd, délicieusement, dans les forêts de mélèzes et d'épicéas, qui moutonnent à l'infini et, descendant encore plus bas, revoit joyeux, dans la vallée qui s'élargit, sur les bords mêmes du torrent, de paisibles hameaux aux chalets de bois noirci. Des cultures les environnent. Riffelberg n'est pas loin ! De Riffelberg à Zermatt, il y a deux heures de marché.

Joseph Bonifer venait de les franchir allègrement, en poursuivant les lépidoptères.

Il était un excellent chasseur de papillons. La besogne d'épier puis d'attraper à la course les fugaces insectes aux ailes brillantes, convenait particulièrement à son caractère tenace comme à ses jarrets agiles. Bien

que fort grassouillet, son corps n'en possédait pas moins une légèreté remarquable et ses poumons beaucoup d'endurance.

Le savant vaguait dans les entours de la forêt de mélèzes dont les beaux arbres, commencent derrière l'hôtel Morgenroth. C'était dans ce *family* excellent que la veille il était descendu en compagnie de Loys da Silva.

Le temps était superbe, la vallée entière flamboyait sous les chauds rayons d'un radieux soleil. C'était une de ces matinées pures et tranquilles qui, d'ordinaire, précèdent le mauvais temps. Nul souffle d'air sur l'Alpe, pas un nuage au ciel, aucune vapeur au pied des montagnes. Les pics les plus éloignés se voyaient avec une netteté admirable; on les eût crus à portée de la main, tant leurs arêtes vives, leur escarpement, les veinules de neige, les rigoles qui les striaient, ainsi que leurs glaciers étincelants de feux multicolores, apparaissaient avec un relief sans défaut et sans ombre. Joseph, tout à la chasse, ne regardait point ces merveilles agrestes! C'était en vain que le Saasgrat luttait de hauteur avec le Mont-Rose et que l'aiguille aigüe du Cervin s'élançait victorieusement dans un ciel plus bleu que les myosotis! Joseph, luisant de sueur, le teint fleuri, les yeux ronds, l'habit ouvert sur sa promesse d'abdomen, semblait au comble du contentement et, en vérité, il y avait de quoi être heureux. En Juillet l'Alpe, à Zermatt, est un bouquet de fleurs: rhododendrons pourprés, roses digitales, gentianes azurées, aster couleur d'hyacinthe, épis incarnadins des trèfles, bleuâtres clochettes des lins, lys sauvages, invitent au festin d'ambrosie et de nectar tout un monde diapré de lépidoptères!

Bonifer, son filet d'étamine verte manié par un bras inlassable, ne cessait de faucher l'espace; tantot il allait à pas de velours, quand la proie se posait sur quelque fleurette, tantot il s'emportait à la déclivité des pentes, en une galopade effrénée, lorsque ayant manqué son coup, il lui fallait jouer des jambes à la poursuite du fuyard, insouciant, mais averti.

Sitôt qu'une victime était capturée, il s'en saisissait et la perforait d'une longue épingle d'acier, à grosse tête, qu'il enfonçait dans un bouchon de liège et fixait, ensuite, sur son chapeau de paille, dont la calotte était entourée de pointes fort ingénieusement disposées à cet effet!

Ainsi coiffé d'une guirlande d'agonisants lépidoptères, le savant ressemblait à quelque chef sauvage se rendant au pilou-pilou.

Soudain, un rire perlé, cascattant dans l'air bleu, frappa son

oreille!... Etait-ce une illusion? Cette voix cristalline, mais pouvait-il en exister deux semblables? Non, non, se disait Bonifer; c'est la Sirène! En effet, elle lui apparut, émergeant, suave et mutine, de derrière une haie d'épines blanches:

«Monsieur? lui cria-t-elle, dans un grand sourire, ramassez-moi cette balle rouge, de tennis, tombée dans l'herbe auprès de vous». A cet ordre impérieux, Joseph devint écarlate, et s'étant jeté à deux genoux, sur la coudrette, pour chercher fébrilement l'objet, il le trouva et s'en vint le remettre, d'une main tremblante, dans la menotte rose impatientement tendue vers lui:

— Merci, fit Irène brusquement, et elle disparut derrière le rideau embaumé:

Bientôt son rire exquis retentissait de nouveau et Bonifer, tremblant encore d'un émoi incompréhensible, songeait à un compliment de l'esthète:

— La voix humaine est une musique à l'oreille humaine!

On eût dit qu'il entendait rire une femme pour la première fois!

S'étant secoué de la sorte d'hébétude qui le paralysait, il ramassa son filet d'étamine pour s'éloigner aussitôt. Cependant il n'en fit rien, une force inconnue l'enchaînait sur place, ou pour mieux dire, une ardente curiosité l'obligea à ployer de nouveau les genoux au pied de la haie pour chercher encore à revoir la belle rieuse.

Mal lui en prit! La curiosité, péché cardinal, fut de tout temps pernicieuse à ceux qu'elle possède. N'est-il pas écrit: — Malheur à celui qui ayant entendu veut voir, qui ayant vu veut toucher et qui ayant touché veut goûter!....

Toute l'histoire amoureuse de Joseph Bonifer devait tenir dans cet avertissement biblique.

Mlle Irène gagnait encore à être vue en plein jour. Ses vingt ans veloutés s'épanouissaient victorieusement à la lumière, comme les fleurs. Nue-tête, ainsi que l'exigeait une mode anglaise, plus barbare qu'hygiénique, ses blonds cheveux, pleins de soleil la coiffaient d'un nimbe rutilant, où s'allumaient des étincelles. Son teint, si blanc et si rose, que le hâle ne pouvait brunir, ses yeux de jais, tout en elle était beauté étrange, capiteuse et rare. Vêtue d'une robe courte, faite d'une molle étoffe blanche, qui découvrait ses pieds charmants, elle bondissait, droite et légère, sur le sable élastique. Cette robe, sorte de sac étriqué, mettait victorieusement en valeur, sous l'imprudent plaqué du tissu,

toutes les perfections d'un corps superbe, au torse amoureuxment modelé, dont il était permis de voir que nul corset assassin n'étranglait la taille onduleuse.

Bonifer admira également en expert physiologiste, la fermeté des chairs jeunes et fraîches, la grâce du sourire, le corail humide des gencives et le double fil des dents perlières, rangées à miracle avec, dans le bas, une légère dentelure, ainsi qu'on en voit à celles des très jeunes enfants.

—Nulle tare congénitale, murmura le savant; cette bouche saine le crie à la face du ciel!

Et il se réjouit, sans savoir pourquoi, de ne pas rencontrer chez Irène ces désolantes malformations: sur-dent, ou autre anomalies dentaires, signes certains de dégénérescence, que les criminalistes sont prêts à interpréter défavorablement.

Joseph, émerveillé devant la robuste santé de cette belle plante humaine, eût voulu lui dire avec ferveur:

— Mon Dieu, Mademoiselle, combien vous êtes bonne de vous si bien porter! Comme vous me dédommangez, sans le savoir, des quantités de petites larves et sous-larves, dont je dus soigner la carcasse malsaine; durant mes années d'internat, dans les divers hôpitaux parisiens!

Aujourd'hui encore de combien d'académies désastreuses, de bour-soufflures, de maigreurs étiques, dévoilées par une mode indécente, ne me consolez-vous pas.

Durant un long moment il ne vécut que par le regard, et pour admirer! Cependant il se ressaisit, pensant avec une philosophie non exempte de convoitise déçue:

— En somme, ce n'est rien qu'une jolie femme bien saine!

Mais aussitôt, en lui, s'éleva une voix impérieuse qui répartit vertement:

— Sans doute et cela est fort beau!

Joseph n'eut pas le mot à dire. Tapi derrière son trou de haie, il entendit, alors, la fraîche voix de la jeune fille déclarer gaiement:

— Filons vite vers le ratelier! Je meurs de faim!

Lui aussi sentait les tiraillements de son puissant estomac.

Toutefois il laissa partir la troupe rieuse, qu'il se mit à suivre discrètement, dans son ascension vers Zermatt.

Jusque-là Joseph n'avait eu de regards que pour la sirène; il s'avisa alors, et avec quelle stupéfaction, de la présence d'un partenaire masculin,

jeune homme vêtu de surah beige, dont le teint pâle, les cheveux noirs, collés sur un crâne quelque peu pyriforme, en deux bandeaux reluisants de brillantine, ne lui étaient que trop connus....

Cette mine élégiaque, cette cravate de dentelle, ces escarpins de vernis havane? Mais oui! Tout cela appartenait à Loys da Silva :

—Que diable! Hier encore il ignorait, comme moi, l'arrivée de cette belle personne!... Comment ont-ils fait connaissance? Où s'est-il fait présenter?

Durant qu'il pressurait ses méninges pour en extraire des réponses satisfaisantes, la troupe alerte, composée de quatre jeunes filles et d'autant de garçons, grimpait toujours plus vite.

Devant, allait la sirène, suivie de près par le poète, qui ne cessait de discourir. Elle ne parlait guère, en revanche; seulement de temps à autre son rire argentin s'égrenait.

Joseph, mordu au cœur par un sentiment inconnu, assez douloureux d'ailleurs, enveloppait l'esthète d'un regard aiguisé, qui le dépeçait, pour ainsi dire, des pieds à la tête.

—Que peut-il lui conter pour exciter ainsi son allégresse? songeait-il. Avec les femmes, les pires platitudes passent pour spirituelles lorsqu'un fat, bien vêtu, les débite. — ANTOINE ZARY.

(à suivre).



La
Culture Cotonnière
dans les Colonies Françaises
et autres pays soumis à l'influence
de la France

III

II. — QUELLE QUALITÉ DE COTON A ADOPTER ?

En Cilicie

« La variété américaine type "Upland" cultivée en Cilicie n'est
« point d'origine américaine directe; elle a été importée de la région de
« Smyrne où elle avait subi un certain acclimatement antérieurement
« aux essais de la D.L.B.G. Les Allemands dans leurs rapports annuels
« aux divers congrès de l'industrie cotonnière insistent sur leurs efforts
« pour développer la culture du coton américain; il ne semble pourtant
« pas que ces efforts aient été couronnés du succès qu'ils disent, car la
« production de ce coton uniquement cultivé par les arméniens était
« évaluée, en 1914, à 1000 ou 1500 balles sur une production totale de
« 135.000 balles obtenues cette année là. L'obstacle qui s'oppose pour
« le moment au développement de la culture du coton américain est la
« pénurie de main-d'œuvre au moment de la récolte qui ne permet pas
« de recueillir le coton au jour le jour, au fur et à mesure qu'il mûrit....

Après avoir fait ressortir les efforts tentés par l'Allemagne avant
a guerre pour substituer au coton cilicien des variétés étrangères, Mr.
Achard observe que la France peut tirer de son domaine colonial les
diverses variétés de coton réclamées par son industrie et qu'ainsi rien
ne l'oblige à retirer ces diverses variétés d'un même climat.

Et il conclut:

« Il en résulte que nos efforts en vue du développement de la
 « production du coton de Cilicie doivent tendre, moins vers l'introduc-
 « tion *immédiate* de variétés étrangères que vers la *sélection de la variété*
 « *déjà cultivée*, vers l'accroissement de la production par unité de surface
 « et par accroissement des surfaces cultivées et vers le meilleur condition-
 « nement commercial du produit.....

En Syrie

« Le coton variété "Yerli" est cultivé sur terres rouges, argileuses,
 « profondes et assez fraîches. Le développement de la plante se fait
 « uniquement grâce aux pluies d'hiver et de printemps. Au moment de
 « notre passage (1ère quinzaine de Juillet) les plantes, malgré les chaleurs
 « torrides qui régnent sur la plaine et le vent desséchant qui soufflait,
 « se trouvent en parfait état de végétation, sans apparence de languir
 « faute d'eau; il en était d'ailleurs de même de toutes les autres cultures :
 « millet, melons, pastèques, courges, concombres, ricin, sésame,.....

« Le coton d'Idlib et Dana connu sous le nom "d'Idlib"
 « est exporté par caravanes sur Alexandrette et par chemin de fer
 « (embarquement à Aboudouhour) sur Alep, Tripoli, Beyrouth, Damas.
 « Une certaine quantité reste dans le pays pour les filatures et tissages
 « indigènes.....

« Il y lieu de n'envisager ici que la culture du "Yerli" et de se
 « préoccuper des améliorations dont elle est susceptible; mais ces amé-
 « liorations ne pourront guère se manifester que lorsqu'un régime
 « foncier plus favorable à la mise en valeur du sol sera appliqué....

III. — DANS QUELLES CONDITIONS ÉCONOMIQUES LA CULTURE DOIT-ELLE SE FAIRE ?

En Cilicie

« Assurée de trouver en Asie-Mineure et particulièrement
 « en Cilicie des conditions favorables à la réalisation de son projet, la
 « Deutch-Levantinische Baumwoll Gesellschaft, élaborera un programme
 « de travaux portant sur :

- « — La culture,
- « — les moyens financiers à mettre à la disposition des cultivateurs,
- « — l'instruction technique à donner à ces mêmes cultivateurs,

« — la préparation commerciale du produit :

« La loi turque élevant, sinon des obstacles, du moins de sérieuses
« difficultés à la constitution de la propriété foncière entre les mains des
« étrangers, la D.L.B.G. renonça dès le début de ses travaux à entre-
« prendre la culture directe et résolut d'opérer par l'intermédiaire des
« tenanciers du sol, qu'ils soient détenteurs de grands ou de petits
« domaines. Ultérieurement, les Allemands, grâce à l'influence acquise
« à Constantinople, devinrent propriétaires en Cilicie, soit par achats
« en leur nom propre, soit par l'entremise de tiers.

« L'Allemagne étant tributaire de l'étranger pour toutes les variétés
« de coton qu'utilise son industrie, la D.L.B.G. résolut, d'une part, de
« développer et d'améliorer la culture de la variété indigène, le "Yerli",
« qui possède des qualités propres fort intéressantes et, d'autre part,
« d'implanter la culture de variétés étrangères douées des qualités que
« ne possède pas la variété indigène. A cet effet, elle se proposait de
« mettre à la disposition des cultivateurs des semences sélectionnées de
« "Yerli" et des semences de variétés américaines, égyptiennes et russes.

« Elle se proposait aussi d'introduire des machines agricoles mo-
« dernes en vue de perfectionner les méthodes culturales et d'abaisser
« le prix de revient de la récolte, de développer le système d'irrigation
« indigène et d'entreprendre, sur une vaste échelle, des travaux
« d'assainissement et d'irrigation susceptibles de seconder ses vues sur
« l'accroissement de la superficie cultivable et sur l'introduction de
« variétés étrangères plus délicates et plus exigeantes en eau que le
« "Yerli". Aux petits agriculteurs, elle devait faire des avances d'argent,
« à un taux plus bas que celui consenti par les prêteurs du pays et
« remboursables en nature au moment de la récolte; aux grands
« propriétaires elle devait faciliter l'acquisition d'un matériel puissant
« de culture.

« Pour perfectionner les méthodes culturales, introduire des variétés
« étrangères et diffuser la connaissance des résultats obtenus, elle
« devait organiser des champs d'expérience et de démonstration et une
« école de planteurs. A la tête de ces établissements elle devait placer
« un spécialiste de la culture du coton qu'elle eût fait venir des Etats-
« Unis ou du Turkestan.

« Enfin pour réaliser ses projets au point de vue commercial, elle
« devait créer des usines d'égrenage et de pressage et établir des types
« de coton cilicien à faire admettre à la Bourse de Brême....

PROGRAMME A ADOPTER POUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA CULTURE
DU COTON EN CILICIE

« La considération des qualités industrielles et culturelles du
« “Yerli” et les conséquences qu’elles entraînent, les risques que l’on
« court à adopter trop hâtivement une variété de substitution sur la
« fixité de laquelle on sera insuffisamment renseigné, les inconvénients
« qui peuvent résulter de la surproduction d’une variété de faible
« valeur, en nous confirmant la direction dans laquelle nous devons
« orienter nos efforts pour développer rapidement la culture du coton
« en Cilicie, nous indiquent aussi le programme de travail à adopter
« qui peut se résumer en deux phrases :

« 1^o) Développement de la culture du coton indigène par
« accroissement des surfaces cultivées, par amélioration de la culture et
« augmentation du rendement unitaire.

« 2^o) Préparation du terrain pour la substitution au coton indigène
« des variétés améliorées nécessaires à notre industrie cotonnière. La
« réalisation de ce programme est-elle possible ?

« La réponse est de tous points affirmative.....

IV. — SUR QUELLES QUANTITÉS DE COTON POURRAIT-ON COMPTER ?

En Cilicie

« Non seulement la culture du coton en Cilicie est susceptible
« d’être développée, mais nous sommes convaincus qu’en très peu
« d’années, par l’application d’un programme de mesures judicieuses,
« la France pourrait retirer de la Cilicie une quantité de coton égale
« aux 3/4 de la quantité que consommait son industrie cotonnière en
« 1913. Le reste, le vilayet d’Alep pourrait aisément le lui fournir.

« D’après un rapport établi en 1912 par M. Avierinos, Directeur
« de l’Agence de la Banque Impériale Ottomane à Mersina, la Cilicie
« aurait une superficie de 41.000 Km. correspondant à environ
« 45.000.000 de deunums. (deunum=919^m²).

« De cette superficie, un peu plus de la moitié, environ 26.400.000
« deunums, sont cultivables ; le reste, 18.600.000 deunums, est
« constitué par des montagnes, des forêts et des marécages actuellement
« impropres à la culture mais que certains travaux permettraient sans
« doute d’utiliser.

La superficie cultivable se subdivise en trois parties :

I. — *Basse-Cilicie ou Delta des trois fleuves*

Plaine Tarsous-Mersina.....	2.850.000	deunums
Plaine Ureil (Seéhoun-Djihan).....	3.300.000	»
Littoral Méditerranéen	2.700.000	»
	<u>813.420 Hect...</u>	<u>8.850.000</u> »

II. — *Moyenne-Cilicie.*

Plaine Djihan-Ayas.....	3.500.000	»
Plaine Anavarza Bazar	5.170.000	»
Plaine rive droite Djihan.....	1.330.000	»
Plaine Osmanié-Dortioll.....	1.450.000	»
Plateau d'Islahie (520m.).....	1.950.000	»
	<u>1.231.618 Hect...</u>	<u>13.400.000</u> »

III. — *Haute-Cilicie.*

Plaine de Sia	1.600.000	»
Plateau de Hadjin	800.000	»
	<u>220.585 Hect...</u>	<u>2.400.000</u> »

Il faut y ajouter.

Séleucie.....	32.150 Hect....	350.000	»
---------------	-----------------	---------	---

Totaux 2.297.773 Hectares... .. 25.000.000 deunums

« En 1912, on estimait que la moitié de la Basse-Cilicie et 1/10
« seulement des deux autres parties étaient cultivés.

« En 1913 et 1914, les superficies cultivées se sont accrues dans
« la Basse-Cilicie ; dans les autres parties elles sont restées telles qu'elles
« étaient.

« Au cours de la guerre, partout la superficie cultivée a diminué
« en raison du manque de main-d'œuvre et de bêtes de trait. On peut
« estimer qu'à l'heure actuelle 1/6 à peine de la superficie cultivable
« est en valeur.

« Si on fait exception des parties hautes (plateau de Dort-Yoll,
« d'Islahié, d'Hadjin), de la Séleucie et de quelques autres parties, on
« peut estimer que les deux tiers environ des 25.000.000 deunums
« sont cultivables, soit 17.600.000 deunums correspondant à 4.617.647
« hect. ou 1.600.000. L'assolement biennal étant actuellement de règle

« en Cilicie, c'est seulement la moitié de cette superficie, soit 800.000
« hectares, qui portera annuellement du coton. »

« La production moyenne de l'hectare peut, comme nous l'avons
« établi, être évaluée à 250 Kgs. de coton égrené; c'est donc une
« production possible de 200.000 tonnes que l'on peut, à première
« vue espérer retirer de la Cilicie.

« Mais la culture se fait actuellement dans des conditions rudi-
« mentaires qui vraisemblablement s'amélioreront avant peu sous
« l'influence de la nécessité et en tenant compte de l'esprit progressiste
« des grands propriétaires et des cultivateurs de la Cilicie. En évaluant
« seulement à 20% l'accroissement du rendement unitaire par le simple
« fait de l'amélioration des méthodes culturales, on peut, sans exagération,
« affirmer que la Cilicie est susceptible de produire 240.000 tonnes de
« coton..... »

En Syrie

« Comme nous le disons plus haut la culture du coton est possible
« sur environ 600.000 hectares sis dans la zone ouest, au Nord du
« parallèle de Tripoli et le produit annuel de cette culture pourrait
« être de 80 à 90.000 tonnes.

CONCLUSION

Des extraits ci-dessus du rapport de Mr. Achard il résulte donc :
I — Que la Syrie et la Cilicie, et cette dernière surtout, se trouvent
dans des conditions culturales parfaites et que le coton est assuré de
s'y développer rapidement et dans d'importantes proportions.

II — Qu'il convient de se limiter, pour l'instant, à la sélection des
variétés de coton déjà cultivées et que l'introduction de variétés étran-
gères ne doit être envisagée que lorsque l'établissement d'un réseau
d'irrigation et l'accroissement de la population augmenteront les chances
de succès de leur culture.

III — Que, pour tirer le meilleur parti des circonstances présentes
et préparer l'avenir, il y a lieu :

- d'accroître les surfaces cultivées actuellement;
- d'améliorer le système de culture;
- d'augmenter le rendement unitaire;
- d'introduire ensuite des variétés améliorées nécessaires.

IV—Qu'en peu d'années la France pourrait retirer de la Cilicie une quantité d'environ 240.000 tonnes de coton, et de la Syrie 80 à 90.000 tonnes, soit ensemble 320 à 330.000 tonnes, ce qui représente précisément la consommation totale de son industrie cotonnière en 1913.

V—Reste à déterminer la nature des moyens financiers à mettre à la disposition des cultivateurs pour les aider à étendre et à améliorer leurs cultures.

Comme l'indique Mr. Achard, la création d'un établissement de crédit à terme court consitue la plus pratique des combinaisons.

Nous avons étudié cette création dans une note séparée.

MANSOUR N. SHAKOUR.

Syriens

Anciens élèves

des Ecoles Supérieures

Dans un but de documentation, nous nous faisons un devoir de reproduire ici, après toute la presse, l'important discours prononcé par M^{re} Camille Eddé le 16 Janvier, à la séance de constitution de l'Association des Syriens Anciens Elèves des Ecoles Supérieures.

Messieurs,

De même que dans les sociétés modernes chacun est tenu au paiement de l'impôt en proportion de ce qu'il possède, tout citoyen qui, par ses études, ses capacités et ses travaux s'est constitué un patrimoine intellectuel doit, sur l'actif de ses connaissances, fournir la juste dîme au pays vis-à-vis duquel il est comptable et qui a le droit de profiter de ces richesses comme de toutes les autres.

L'association que vous êtes appelés à fonder aujourd'hui n'est pas autre chose, Messieurs, qu'un bureau d'octroi ou de douane établi dans le but d'enregistrer les valeurs intellectuelles du pays et de percevoir sur elles la taxe nationale, sous forme d'études, de communications ou de conférences intéressant le Liban et la Syrie, au point de vue scientifique et social.

C'est que pour se relever et occuper à nouveau au sein des peuples le rang qui lui revient, notre pays a besoin en ce moment de toutes ses forces, dont l'une des plus puissantes est, à coup sûr, représentée par l'élite intellectuelle sortant des écoles supérieures.

Quelles que soient en effet les énergies dont elle dispose, une nation ne peut avancer résolûment sur le grand chemin de la civilisation si elle n'est guidée et éclairée par toute l'avant-garde de son élite. Et gardons-nous de croire qu'en cas de défection de l'élite, le progrès d'un pays puisse être déterminé par d'autres facteurs secondaires, tels

que ceux résultant de la forme ou de la constitution du gouvernement

Les fonctionnaires ne font pas la civilisation et les mœurs d'un peuple ; ils ne peuvent que les subir.

Jamais un décret ni aucun acte de pouvoir n'a produit le miracle d'engendrer un progrès social. C'est au contraire le progrès des idées, œuvre des penseurs, qui a engendré et dicté en tout temps l'œuvre des législateurs.

C'est l'élite qui, dans chaque pays, sait démêler et reconnaître les besoins et les aspirations du peuple et qui, pour leur donner satisfaction, étudie, discute, façonne et vote, en quelque sorte, les meilleurs projets de loi ; le gouvernement ne fait que les sanctionner.

La loi, expression de la volonté de tous, ne peut-être que l'écho de l'opinion publique et c'est l'élite qui, partout, constitue l'écho de cette opinion. Ce principe qui est à la base du droit moderne inspirait aussi les législateurs antiques. Le sage Lycurgue déclarait qu'il ne voulait rien commander qui ne fût accepté par le dernier des Spartiates, et Solon, en psychologue avisé, disait en parlant des Athéniens : « Donnons-leur des lois qui leur soient supportables », c'est-à-dire des lois qui, tout en répondant à leurs besoins, ne froissent aucun de leurs sentiments.

Il appartient dès lors aux classes les plus éclairées de notre pays, d'étudier nos besoins économiques et sociaux, de rechercher les moyens les plus propres à concilier les intérêts de tous avec le sentiment de chacun, et de recommander les projets de loi qui lui paraissent les plus acceptables ou les plus supportables.

La méthode comparative étant au surplus considérée comme capitale en matière de réformes et de législation, il semble que les Syriens et les Libanais d'Égypte soient admirablement placés pour apprécier les emprunts qu'un pays d'Orient peut faire utilement aux législations occidentales, en distinguant parmi les institutions européennes celles qu'on peut transplanter de plein pied dans le pays, celles qu'on ne peut acclimater qu'en les greffant sur le vieux tronc des coutumes existantes, et celles qui risqueraient de dépérir ou de dégénérer dans un sol pour lequel elles n'ont pas été faites.

Remarquons à ce propos, que s'il est relativement facile à un géologue d'explorer et d'étudier le sol et le sous-sol d'un pays qui n'est pas le sien, il est par contre très difficile au sociologue de pénétrer l'âme d'une nation qui lui est étrangère, de pouvoir en représenter exactement les différentes coupes, de distinguer l'apport que chaque siècle y a fait, et de déterminer la profondeur et la composition de chacune de ces couches.

Quant à vous, Messieurs, il vous suffira de vous pencher sur le splendide réflecteur de votre âme pour y reconnaître les sentiments nationaux que vous avez pour mission d'étudier et pour en percevoir les nuances les plus invisibles et les moindres notations.

En étudiant et en préparant l'avenir, vous ne cesserez pas cependant de considérer et de consulter le passé. L'avenir d'un pays dépend en grande partie de son passé, comme l'arbre dépend de la racine et la racine du sol.

Et s'il est vrai, Messieurs, que l'avenir d'une nation soit en germe dans son passé, s'il est vrai aussi que le labeur et l'instruction constituent à la fois les larges boulevards et les véhicules puissants de la civilisation et du progrès, qui de nous, en remémorant l'histoire, pourrait douter des destinées de notre pays ?

C'est la Phénicie qui, en inventant et en apprenant l'alphabet aux peuples, a été la première institutrice du monde, et a contribué par cette géniale découverte à la conservation et à la propagation de la pensée humaine.

Mère du commerce et de la navigation, elle a creusé les premiers ports, perfectionné la construction des vaisseaux, imaginé l'art de naviguer la nuit en se dirigeant par les étoiles, elle a développé entre les peuples l'échange des produits et des idées, transmettant à l'Occident les arts et les sciences de l'Orient. Sur tout le littoral de la Méditerranée, devenue une mer phénicienne, elle a fondé sans aucun esprit de domination, des colonies puissantes et riches, où il n'y eut jamais de colon mais des citoyens libres, ayant leurs propres lois et leurs propres magistrats, et que seuls rattachaient à la mère-patrie la communauté des intérêts et la parenté de race.

Elle a fourni à Salomon des architectes, des artistes et des contre-maîtres pour la construction et la décoration du temple et des fondeurs pour ses colonnes d'airain. Cinq siècles avant Jésus-Christ, Rome et Athènes empruntaient à ses écrivains leurs fameux traités d'économie rurale qui jetaient la base de la science agronomique et qui devaient inspirer à Virgile les plus beaux vers de ses Géorgiques.

Sous les Empires de Rome et de Byzance. Beyrouth surnommée « Legum nutrix », la nourrice des lois, a possédé pendant plus de trois siècles une des écoles de droit les plus renommées dont les savants professeurs ont collaboré à la rédaction des Codes et Institutes de Justinien.

Et quand, plus tard, se fondèrent à Damas, au nombre de cent-vingt-six, dit-on, les célèbres collèges arabes, véritable université où, en dehors du droit et de la théologie, on enseigna d'après les auteurs

grecs, la médecine, les mathématiques et les sciences exactes, c'est grâce encore aux Syriens et à leurs traductions que la science grecque est révélée aux Arabes et pénètre dans l'amphithéâtre de leurs écoles supérieures. Et depuis, les écrivains syriens n'ont pas peu contribué à l'essor de la littérature arabe, comme ils avaient aidé jadis à la propagation des cultures qu'ils avaient reçues des autres peuples.

A notre tour, Messieurs, de nous mettre à l'œuvre et de travailler, si nous voulons que l'avenir de notre pays soit digne de son passé.

CAMILLE EDDÉ.

La première Conférence de l'Association a été donnée le dimanche, 27 Février, dans la belle salle de bal du Shepheard's Hôtel. Près de 300 personnes, parmi lesquelles on remarquait, aux côtés d'Ismaïl Pacha Sirri, de nombreuses personnalités et des représentantes du sexe féminin, se pressaient pour entendre le Conférencier, M. Edmond Béchara, Ingénieur au Service des Irrigations, traiter pendant une heure, avec une rare compétence, dans un style clair et souvent fleuri, la question du *Régime des Eaux en Syrie*. Nous regrettons que le cadre de notre Revue ne nous permette pas de reproduire en entier cette Conférence qui sera bientôt suivie d'autres, car l'Association tient sérieusement à travailler.

N.D.L.R.

Carnet

du Critique

MON CHER DIRECTEUR,

Je ne discuterai pas avec Monsieur Edgard Gelat. Il y a trop de douceurs dans sa lettre. De plus, Monsieur Gelat me paraît avoir lu « Les Amours de Leïla et Medjnoun » et jouir parfaitement d'une langue que mon chagrin est d'ignorer. Je m'en voudrais de lui donner quelque ennui. On ne trouve pas toujours si galant adversaire.

Je ne prétends pas non plus connaître très bien le français, mais je l'ai pratiqué quelque peu, j'en ai pris une certaine habitude. On peut dire que c'est une langue claire, la langue d'un peuple dont le génie ayant trouvé le latin, langue de synthèse, l'a démonté et en a tiré le français, langue d'analyse, langue d'un peuple qui voulut y voir clair. Il est assez difficile d'exprimer bénévolement en français une chose pour une autre. Si on y arrive c'est avec intention ; je dirais plus, c'est avec méchanceté. Il faut réellement le vouloir.

Or quand je parlais des Amours de Medjnoun et Leïla on peut être sûr que c'était avec amour. Si je connais peu ce poème, du moins je l'aime beaucoup comme la poésie, la philosophie et la religion de l'Islam, et ce qui est arabe et principalement musulman. Je n'ai pas écrit une chose pour une autre. Où donc Monsieur Gelat a-t-il lu que j'ai pris le Pirée pour un homme ? Si j'ai comparé Leïla et Medjnoun à Tristan et Yseult n'est-il pas reconnu que Tristan est un homme et Yseult une femme, même sans qu'elle soit allée en Mésopotamie ?

Ce que j'ai laissé entendre et ce que je crois pouvoir affirmer c'est que le poète arabe s'est plu à rapprocher le nom de son héros de celui du Fou, Medjnoun l'amoureux (l'amour n'est-il pas une pire folie ?), comme il a rapproché celui de Leïla, l'amante, de l'étincellement de la nuit orientale. N'y voyez-vous pas une très belle image ?

Et puisqu'il s'en tient à la lettre, pourquoi M. Gelat, se borne-t-il à critiquer mon interprétation du titre des Amours de Leïla et Medjnoun? Où donc a-t-il appris que Al-Kamoûs voulait dire l'Océan ?

Je n'aurai pas la fatuité de lui citer en entier le Mémoire sur les noms propres et les Titres musulmans publié à Paris en 1854 par Garcin de Tassy et dans lequel son louable désir de s'instruire trouvera satisfaction, mais qu'il me permette de terminer cette lettre déjà trop longue par ces brèves paroles du célèbre orientaliste : « Dans tous les cas, on voit que la poésie s'est glissée même dans les noms propres ; car tout est poésie dans l'Orient, depuis le gazal ardent et passionné, comme je l'ai déjà dit quelque part, jusqu'au simple firman du grand Seigneur. »

Agrérez, mon cher Directeur, l'expression de mes sentiments qui vous sont tout acquis.

HENRY THUILE

de l'Economiste

LE CRÉDIT FONCIER DE SYRIE

Il y a quelques mois, à l'occasion du passage à Beyrouth de M. Alfred Eid, administrateur du Crédit Foncier de Syrie, j'avais exposé combien la réalisation d'une œuvre qui semblait encore en projet, était désirable pour la Syrie et le Liban. De toutes parts, en effet, le désir est manifeste que des établissements de grande envergure et soigneusement adaptés aux besoins du pays viennent permettre l'utilisation des ressources économiques du Liban et de la Syrie. Peu de créations avaient été accueillies avec autant de sympathie que le Crédit Foncier si bien il répond à des nécessités immédiates ; mais, hélas, à peine présenté sur les fonds baptismaux de la renommée le nouveau-né était rentré dans l'ombre et un silence profond s'était fait autour de lui.

Le Crédit Foncier a suivi le courant des événements, mais s'il faut regretter que sa décision n'ait pas été plus hâtive on doit, d'autre part se féliciter de savoir que le temps écoulé n'a pas été perdu, car la société primitive s'est employée à se fortifier singulièrement et à prendre une situation que nul ne pourra plus lui contester. Tout est au point aujourd'hui et on apprendra avec une satisfaction unanime que l'affaire absolument ajustée, sera en marche d'ici à peu de temps.

La grande nouveauté de l'établissement qui va s'ouvrir est d'avoir adjoint au groupe primitif des banques constitutives un organe de tout premier ordre universellement connu : le Crédit Foncier de l'Algérie et de la Tunisie. Par là on peut dire que les possibilités du Crédit Foncier de Syrie deviennent illimitées. Le capital apparent n'est rien ; ce qui compte comme dans la plupart des grandes entreprises c'est le capital invisible et quiconque est un peu au courant des questions financières ne l'ignore pas.

L'importance de l'affaire ne saurait, au reste, être mieux attestée que par le soin mis à la composition du Conseil d'Administration du nouvel organisme. Il suffira de dire qu'on y voit figurer des noms comme ceux de M. André Lebon, ancien ministre, président du Crédit Foncier d'Algérie, président honoraire des Messageries Maritimes, administrateur du Canal de Suez, vice-président de la Banque française de Syrie, du Dr. Eid, véritable promoteur du Crédit Foncier de Syrie, vice-président du Crédit Foncier d'Orient et de la Caisse Hypothécaire d'Egypte, administrateur de la Cie française du Levant, de M. L. de Rosière, président du Crédit Foncier d'Orient, administrateur de la Caisse hypothécaire d'Egypte, du Crédit Foncier Argentin, de M. E. Gendre, administrateur de la Caisse de Prêts Immobiliers du Maroc, de M. F. Jacobs, administrateur délégué du Crédit Anversois, administrateur de la Caisse Hypothécaire d'Egypte, de M. F. de Jardin, administrateur délégué de la Caisse Hypothécaire d'Egypte et de la Société Hypothécaire du Canada, administrateur du Crédit Foncier d'Orient, de M. L. Orosdi, administrateur délégué des établissements Orosdi-Back, administrateur de la Cie française du Levant, de M. E. Regnault, ambassadeur de France, de M. St. René Taillandier, ministre plénipotentiaire, de M. O. Saincere, conseiller d'Etat honoraire, administrateur de la Banque Nationale de Crédit, de la Banque Française de Commerce et Industrie, des Chemins de Fer de l'Est, de la Cie Générale Transatlantique, de M. A. Jourdanne, administrateur du Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie, de M. A. Terrier, notre très éminent confrère, Secrétaire Général du Comité de l'Afrique Française. Avec un tel état-major, le Crédit Foncier de Syrie ne peut aller qu'à la victoire. J'ajouterai qu'en Syrie même un Conseil local viendra renforcer de sa compétence et de sa connaissance du pays et de ses besoins, le Conseil d'Administration dont on a lu la composition.

Il n'y a plus maintenant qu'à passer aux actes. Tout est prêt, sauf pourtant la nouvelle loi par quoi seront régies les questions foncières. Mais on m'affirmait à Paris qu'en avril prochain elle sera

promulguée. Avril-Mai paraissent donc bien être l'époque fatidique des fécondes réalisations.

J'ajouterai, d'ailleurs, que si la Société « a pour objet principal de faire et traiter en Syrie... pour son compte ou pour le compte de tiers, directement ou en participation des prêts, avances de fonds et ouvertures de crédit contre garanties hypothécaires ou autres garanties réelles », elle se réserve, en outre, d'effectuer les opérations suivantes : prêter, même sans hypothèques, aux gouvernements, aux provinces, aux municipalités, aux établissements publics, aux associations syndicales et à toutes personnes morales, ce qui signifie que dès aujourd'hui, elle peut, par le choix de ses débiteurs éventuels, procéder à des opérations importantes et immédiates.

Félicitons-nous donc, de l'apparition, cette fois définitive, du Crédit Foncier de Syrie et souhaitons qu'à son exemple, les capitaux français venant à la rencontre des capitaux indigènes participent toujours plus activement à la mise en valeur des beaux territoires dont nous devons assurer le relèvement.

GEORGES VAYSSIÉ.

(dans « La Syrie »)

du Musicien

La saison d'opéra au Sultanien se continue de façon très satisfaisante. Nous avons assisté, depuis notre dernière chronique, à *Faust*, de Gounod, *Manon*, de Massenet, *Marken*, de Buggeri, et à *Il Trovatore*, de Verdi.

Des quatre représentations, c'est celle de *Faust* qui fut la plus remarquable. Elle mit de suite en relief deux des meilleurs artistes de la saison : la basse Manfrini, qui donna au rôle de *Mefistofele* une interprétation de premier ordre, d'une voix creuse et sonore, forte et tranchante, occupant dans les couches de l'atmosphère et sur les parties sensibles de l'oreille, toute sa place et rien que sa place ; — et la soprano Ada Poliakova, dont la voix souple, élastique et harmonieuse, le jeu dramatique et sincère, firent du rôle de *Maguerite*, et quelques jours plus tard, de celui de *Manon*, de véritables créations.

Dans *Faust*, nous eûmes l'occasion de voir reparaitre une jeune, mais exquisite disparue : Maria Bordin, dont les pas agiles et la danse artistique sont, quand elle le veut, d'une esthétique incomparable. Elle plus que personne peut savoir ce que veut dire exactement : « *In medio stat*

virtus ». Et nous prions la Direction de nous procurer plus souvent l'occasion de l'admirer et de l'applaudir dans toute la suggestion de ses atours et la finesse de ses mouvements.

Manon fut l'occasion des débuts du nouveau Ténor Emilio Perea. Sa voix est belle, son jeu distingué. Sa voix exquise dans un salon, possède des nuances et un timbre de demi-teinte incomparables. Nous les lui recommandons pour chanter le délicieux passage : "*En fermant les yeux*".

Marken est une charmante partition que Buggeri a taillée dans ses réminiscences mélodieuses de Puccini et à laquelle il a adapté un manteau orchestral modern-style.

Soirée courte, un peu déséquilibrée en fin de spectacle par un *divertissement* dont on eut honte de nous désigner l'auteur, qui doit composer pour les sous-Kursaal et autres scènes de cette catégorie. Je ne me plains pas d'ailleurs d'avoir parfois des spectacles courts ou des divertissements-repoussoirs.

Je ne dirai rien d'*Il Trovatore* qu'on devrait se décider à reléguer aux vieilles archives. Ce genre de musique n'est plus admissible aujourd'hui. Verdi en a extrait ce qu'il y a de beau pour le mettre dans *Aida*. Le reste est vieux, vieux, vieux et fait pousser des soupirs d'ennui. D'ailleurs Bianca Serena, qui pouvait seule faire valoir le rôle d'Azuena, était malade, et il ne restait plus pour consolation que les notes de pinacle que le ténor Paolo lança et soutint, des heures durant, avec une virtuosité dont les applaudissements de la Salle eurent de la difficulté à le distraire.

Madame Irma Vigano, qui avec Ada Poliakova, est, jusqu'aujourd'hui, la meilleure chanteuse de la Saison, interpréta comme il sied le rôle de Léonora, et Francesco Bonini prêta aux trois rôles de *Valentin* (*Faust*), *Il Campanaro* (*Marken*), *Il Conte di Luna* (*Il Trovatore*), les splendeurs de sa voix de baryton et son superbe talent de comédien.

En sortant, un de mes voisins me dit, le soir d'*Il Trovatore* : une mention spéciale pour le baryton je vous prie. C'est fait.

— Le Concert Lappas, donné le 11 février au Théâtre Printania, pour permettre au jeune et populaire ténor de montrer la richesse de sa voix dans d'autres partitions que celles de *Francesca da Rimini* et de *Carmen*, eut un plein succès. D'abord salle archi-comble, à telle enseigne que je dus rester debout tout le temps; puis enthousiasme débordant du commencement à la fin. Une charmante dame piqua des notes au plafond douteux de la Salle. Ce fut convenable. Le fameux et acclamé ténor chanta avec émotion le baiser de la *Tosca*, avec art et virtuosité les airs de *Pagliacci* et de *Fanciulla del West*, de façon tout à fait exquise

des airs grecs qui furent couverts d'applaudissements. Le violoniste Hirsch joua des morceaux délicieux.

du Philanthrope

Une très jolie fête eut lieu les samedi et dimanche, 29 et 30 janvier au Shephard's Hotel, *Fro-Infantia Pro-Patria*. Cette œuvre du Soutien Français, fondée en 1910 au No. 42 de la Rue du Bac à Paris, et déclarée œuvre de guerre en 1917 par une inscription au journal officiel du 10 juillet de la même année, s'occupe du sort de 1.200 000 orphelins dont la France a la charge depuis cette terrible guerre. La fête eut d'autant plus de succès que la plupart des colonies étrangères d'Egypte, les colonies Syrienne, Anglaise, Grecque, Suisse, Belge, etc. désireuses de prouver leur attachement à la France douloureuse et glorieuse, mirent à contribution tous leurs efforts et toute leur bonne volonté. Tout le rez-de-chaussée de l'hôtel avait été généreusement ouvert au public et présentait un tableau vivant et brillant, joliment décoré de comptoirs au cachet égyptien, derrière lesquels minaudaient gracieusement des vendeuses attirantes qui cherchaient à écouler leurs mille frivolités entre les mains d'acquéreurs très peu défendus contre leur propre générosité.

De tous côtés, des attractions appelaient les grandes personnes et les enfants. Guignol, bonne aventure, loterie, pêche miraculeuse, jeu des chandelles, roulettes, celles-ci surtout, firent d'excellentes recettes. Puis un concert eut lieu dans la grande Salle de bal, et fut suivi d'une farce, *Chonchette*, que Mme Crétot et sa troupe d'amateurs enlevèrent avec un entrain tout-à-fait gaulois.

Samedi soir, un grand bal, qui eut un plein succès, attira le tout Caire distingué.

Dimanche, la fête continua et la Salle de Concert fut envahie pour admirer les charmantes petites danseuses qui, la veille déjà, avaient été couvertes d'applaudissements. Sous la direction de Mlle d'Albret, le ballet déroula ses farandoles que mimèrent avec énormément de grâce et d'habileté, Mlles Denise et Marcelle Arditi, Dina Chalon, Eugenidès, Edith, Diane, Marcelle et Madeleine Levi, Auguste Salama.

Mlle Hilda Springer, à qui l'art de Terpsichore n'a plus rien à apprendre, dut bisser ses pas espagnols; et Mlle Muriel Tourtoulis enchantait les spectateurs par la précision et l'élégance de sa danse

écossaise. Toutes deux reçurent de magnifiques paniers de fleurs, et l'assistance eut plaisir à remarquer comment l'une détacha du sien une rose dont elle répandit sur elle-même les pétales embaumés, tandis que l'autre, la petite Tourtoulis, rougissante et confuse malgré l'aplomb apparent de son pas, courut prestement se cacher dans les coulisses.

Un vote spécial de remerciements est dû à la Direction du Shephard's pour avoir ouvert si largement ses portes et avoir montré l'intérêt réel qu'elle prenait à la fête.

Ce qui est de beaucoup le plus intéressant dans tout cela, c'est le résultat financier de tous ces efforts que Madame la Comtesse d'Audiffret, grande organisatrice de ce succès, a bien voulu nous communiquer : bénéfiques nets L.E. 873 environ, dont L.E. 100 ont été laissées au Caire pour différentes œuvres du pays (50 notamment pour les 18 orphelins français de la guerre au Caire).

Les 18 orphelins français du Caire, et les 1.200.000 orphelins français de France (excusez du peu !) ont certes provoqué un beau geste, et je pense que les Français du Caire ont moins que tous autres à s'en plaindre.

L'enfance charitable.

Dans son numéro du 7 février, le "Mokattam" relate le fait suivant qu'il tient de son correspondant au Fayoum et qu'il nous semble impossible de passer sous silence :

« Je désire faire part à vos lecteurs d'un fait non seulement rare, mais qui me paraît être sans précédent. Le voici dans toute sa simplicité :

« Cinq garçonnets du Fayoum, dont le plus âgé n'a pas plus de neuf ans, ayant remarqué les souffrances des enfants pauvres, ont formé entre eux une « Association pour secourir les enfants pauvres », dont les membres sont : Mounir Fahmi, fils d'Adib Nakhla, *Président* ; Kamel Nassif Mahrouss, *Trésorier* ; Anwar Naguib Erian, *Secrétaire* ; Selim Boutros Absoud et Soubhi Mikhail Absoud, *Membres*. Au moyen de leur argent de poche, ils ont imprimé de petits carnets de reçus d'abonnement mensuel, fixant le montant des cotisations à 2 p.t. par mois. De cette façon, ils ont réussi à ramasser une somme d'argent assez importante.

« Sur ma demande, le Trésorier m'a dit qu'ils secouraient les pauvres de la façon suivante : quand à la fin du mois, nous avons assez d'argent, nous achetons de la viande, que nous faisons cuire chez nous et que nous distribuons nous-mêmes aux enfants pauvres, en leur offrant de venir la manger au Siège de notre Association. Avec une autre partie de nos ressources nous achetons des étoffes que cousent

nos mères pour en faire des vêtements à ces malheureux petits qui ne doivent pas avoir plus de neuf ans. Les jours de fêtes nous leur donnons des douceurs et des bonbons. Quand nos recettes sont en excédent, nous achetons du savon et des peignes que nous donnons aux mères des pauvres pour qu'elles puissent leur procurer des soins de propreté. Ainsi, plus nous en avons les moyens, plus nous nous occupons de les soulager. Nous nous sommes en outre engagés à ne pas dépenser un millième de ce que nous donnent nos parents pour nos amusements, mais nous versons le tout à la Caisse de notre Association afin de ne pas en priver les petits pauvres ; quand ils tombent malades, nous leur payons le médecin et les médicaments, tout cela sans distinction de religion ni de nationalité ».

Quelle sublime leçon pour les grands que celle ainsi fournie par ces petits enfants ! Certes ! Jésus-Christ avait raison de les aimer, car la vérité sort de leur bouche, et quand il poussent leur candeur jusqu'à organiser la charité avec cet ordre et cet esprit de prévision, rempli d'une abnégation si simple, on peut prédire que l'âge d'or n'est pas loin de revenir sur la terre.

La *Revue du Monde Egyptien* fera parvenir à ces enfants par l'entremise du Correspondant du Mokattam tout secours qui lui serait confié pour eux.

— Il y a deux ans déjà, au moment où les troupes Alliées imposaient à l'ennemi une paix victorieuse, dès le début de l'occupation Française en Syrie, une dame de Beyrouth, Madame la Marquise de Freige, avait conçu l'idée généreuse de créer une filiale de la Société de Secours aux Blessés Militaires. Ce geste ne pouvait tomber dans l'oubli. Sur l'initiative de Madame la Générale Emily et de Mademoiselle Beaulieu, représentant Madame la Comtesse d'Haussonville, une réunion a eu lieu le 11 Janvier dans l'Hôtel de la Direction du Service de Santé, où avaient été conviées les Dames appartenant aux principales familles Françaises et Syriennes.

Dans une courte allocution, Madame Emily précisa le but général de l'Œuvre, sa nécessité, les services qu'il sera appelé à rendre à nos blessés, le concours qu'il pourra apporter aux Œuvres locales d'assistance.

Madame de Freige adressa quelques paroles de remerciements promettant le concours le plus dévoué et la collaboration la plus assidue des Dames Syriennes.

Enfin, Mademoiselle de Beaulieu développa à grands traits le programme à réaliser, les méthodes de travail à adopter et proposa à

l'assemblée l'élection de deux présidentes et vice-présidentes, d'un Comité actif, d'une Secrétaire générale, et d'une trésorière.

Ont été élues :

Présidentes :

Madame Emily et Madame de Freige.

Vice-Présidentes : Mmes Trabaud et Philippe Tabet.

Secrétaire Générale : Mlle de Beaulieu,

Secrétaire Adjointe : Mme Alfred Nakache,

Trésorière : Mme Pierre Laurella.

On procéda ensuite à l'élection des diverses commissions d'études (Réglements — Régime Financier — Foyer du Soldat).

L'organisation est placée sous le Haut-Patronage de Monsieur le Général Gouraud, Haut-Commissaire de France, et de M. le Médecin Inspecteur Emily, Chef Supérieur du Service de Santé, et sous la présidence d'honneur de Mmes la Vicomtesse de Caix, la Générale Garnier-Duplessis et Michel Toueni.

— Avant de quitter le Caire, M. Claudio Jannet a fait parvenir à la Société Musulmane de Bienfaisance une somme de 200 livres égyptiennes, en témoignage de sa sympathie pour les Egyptiens.

du Joueur d'Échecs

Une Science et une Distraction.

La mobilisation aux échecs, التعمية في لعب الشطرنج, tel est le titre d'un ouvrage dont nous venons de recevoir les premières 216 pages. Son auteur, M. Gabriel Nasra, Ingénieur du District de Tantah aux Chemins de fer Egyptiens, a le mérite rare d'y avoir mis une érudition qui demande avant tout une patience héroïque et des dispositions géniales. Mais ce mérite est doublé par le fait que l'auteur a l'intention de verser le bénéfice de son édition à des œuvres de Charité. Que l'on fasse des vers ou de la prose poétique pour les pauvres, cela se voit tous les jours, mais qu'à leur intention on consacre les efforts d'une intelligence mathématicienne, c'est, je crois, nouveau.

Les échecs se jouent à deux, sur un damier de 64 cases, avec huit pièces et huit pions pour chaque joueur. Les huit pièces sont le roi, la reine ou dame, deux fous, deux cavaliers et deux tours. Chacune de ces pièces est précédée d'un pion.

Les échecs ont été inventés 3.500 ans avant J.-C. par les Hindous. Avec ce que nous savons de la versatilité humaine, il serait étonnant

que les règles du jeu n'aient pas subi, durant ces 56 siècles, mille et mille changements. A l'origine, quatre joueurs s'emparaient du damier où les pièces étaient disposées autrement qu'elles ne le sont aujourd'hui, avec des valeurs d'ailleurs différentes.

La mobilisation aux échecs, fait honneur à son auteur, et sera certainement très appréciée des amateurs qui y trouveront pour 25 piastres ample matière à la satisfaction de leur génie inventif et de leurs nobles instincts de joueurs. C'est, d'ailleurs, je crois, le seul cas où l'on puisse qualifier les instincts des joueurs de « nobles ».

du Chroniqueur

A la cour.

S. H. le Sultan continua à être l'objet des réceptions les plus enthousiastes de la part des habitants de la Haute-Egypte. A Assiout les fêtes en son honneur ont coûté, dit-on, près de 25.000 livres. Ailleurs, si on a dépensé moins, l'accueil n'en a pas été moins chaleureux. Cela est sans précédent pour la Haute-Egypte, et le souvenir du passage du Souverain à travers ces régions y laissera une empreinte qui ne s'effacera pas de longtemps. Sa Hauteesse est rentrée au Caire jeudi 17 février, et compte passer un mois à son palais de Helouan.

— Le mercredi, 16 Février, l'*Arabia*, battant pavillon de S. H. le Sultan, arrivait, à 10 h. du matin, à Maghagha. De là, des automobiles transportèrent le Souverain et sa cour à Aba-el-Wakf, où devait avoir lieu la pose de la première pierre de l'Hôpital Ophthalmologique. Cet hôpital est une fondation due à la générosité déjà proverbiale du jeune et bienfaisant Aly bey Kamel Fahmy, fils du célèbre Ingénieur feu Aly Fahmy Pacha.

Nous avons déjà relaté, dans notre dernier numéro, une des nombreuses largesses de cet homme de bien, à la charité si clairvoyante et si patriotique. Nous sommes heureux, aujourd'hui, de dire que S. H. le Sultan vient de relever par sa visite la noblesse d'un geste qu'on serait heureux de voir se généraliser à notre époque où l'altruisme semble avoir cédé la place à une parcimonie et à un égoïsme déplorables.

Tous les notables de la province attendaient sous une tente dressée à cet effet. Aussitôt que S. H. le Sultan y fit son entrée, une jeune fille, puis un jeune élève des écoles lui souhaitèrent la bienvenue. Ce fut ensuite le tour du poète renommé, Ahmed Effendi Nessim, qui, en quelques vers bien sonnés, fit ressortir la munificence incomparable, munifi-

cence royalement déployée au cours de Sa tournée en Basse et Haute-Egypte, du Souverain-Mécène, ainsi que la philanthropie de l'hôte qu'Il honorait

D'ailleurs, après la pose de la première pierre de l'édifice appelé à faire tant de bien au pays, Sa Hautesse, Elle-même, daigna, en quelques mots bien sentis, exprimer à Aly bey Kamel Fahmy sa satisfaction en énumérant ses qualités d'esprit et de cœur. Sa Hautesse daigna aussi remercier l'architecte Ezzi Bey, dont la haute compétence est toujours mise au service des belles causes.

Après d'autres discours, Sa Hautesse se rembarqua sur l'*Arabia* qui devait La ramener le lendemain à Héliouan.

A la Résidences et dans les Agences et Consuls.

Nous apprenons que Sa Majesté le Mikado vient de conférer la distinction du « Soleil Levant », de première classe, à Sa Seigneurie le Haut Commissaire Lord Allenby.

— S. H. le Sultan a daigné conférer les distinctions suivantes de l'Ordre du Nil : —

Le *Grand Cordon* à : — M. Henri Gaillard, Agent Diplomatique et Consul Général de France en Egypte.

La *3me Classe (Commandeur)* à : — M. Edouard Carteron, Consul de France, Chef Adjoint du Cabinet du Ministre, Ancien consul suppléant au Caire.

Vicomte Jacques d'Aumale, Secrétaire de l'Agence Diplomatique de France ;

M. Joseph Lebé, Consul de France au Caire ; —

M. Pierre de Witasse, Consul de France à Alexandrie.

La *4me. Classe (Officier)* à : — M. Yves Mercé de Bellefond, Consul Adjoint, Alexandrie ;

M. Noël Giron, Vice-Consul, Premier Drogman ;

M. François d'Angelis, Vice-Consul de France, Le Caire ;

M. Raymond Clouet, Drogman, Consulat de France, Le Caire ;

M. Robert Bigot, Drogman, Consulat de France, Alexandrie.

— Sa Seigneurie le Haut-Commissaire et la Vicomtesse Allenby sont rentrés au Caire de leur visite écourtée au Soudan, lundi, 14 février. Avant de passer la frontière Soudanaise, Sa Seigneurie tint à télégraphier au Gouverneur Général pour lui exprimer toute sa satisfaction à l'occasion de l'œuvre accomplie par Sir Lee Stack, et regrettant de ne pouvoir compléter son tour selon le plan primitivement élaboré.

Renseignements Ecclésiastiques

Comme chaque année, des Conférences sont données à l'Eglise des Pères Jésuites durant le Carême. En voici le programme :

I. — Conférences Religieuses du Carême 1921, par le P. Lucien Guipon S. J., recteur du Collège, tous les Samedis soirs à 6 h. 1/2, les 5, 12, 19, Mars.

II. — Retraite des Dames, par le P. A. Dervieux S. J., du 14 au 18 Mars. Lundi 14 Mars, ouverture de la retraite à 6 h. 1/2 p.m. Les 15, 16 et 17 matin à 9 h. messe et instruction ; soir à 5 h. 1/2, Chemin de la Croix, Instruction, Salut. Vendredi 18, Fête de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, 9 h. messe de clôture.

III. — Retraite des Messieurs, par le P. E. Goudareau S. J., du 20 au 23 Mars chaque soir à 7 h. 1/4 instruction.

Jeudi Saint. — 6 h. p.m. Lamentations, Sermon sur l'Eucharistie.

Vendredi Saint. — 6 h. p.m. Stabat, Sermon sur la Passion.

Les Conférences bi-mensuelles sur les *Problèmes religieux et sociaux du temps présent* sont suspendues durant le Carême, Elles reprendront après Pâques.

Renseignements médicaux

Le Dr N. Eddé dont la haute compétence en matière de maladies de femmes s'affirme de plus en plus depuis 25 ans qu'il en a fait sa spécialité, vient d'ouvrir au No. 1 du Sharia Cadi-el-Fadel, avec le concours de son jeune et savant confrère le Dr. Hamza Abbas, ancien assistant d'électrologie à la salpêtrière, une clinique et une maison de santé où chacun d'eux continuera à exercer sa propre branche et où tous les deux mettant en commun des connaissances différentes et complémentaires, pourront appliquer d'une façon scientifique le radium et les rayons X.

Cette collaboration est appelée à rendre les plus grands services au Caire.

Renseignements mondains.

Depuis le mois de Janvier, l'Egypte a le bonheur de posséder la Princesse Omar Toussoum et ses enfants, revenus d'Europe après une absence de près de sept ans. Le ciel de la patrie doit leur paraître bien doux après les neiges et les frimas des pays du Nord.

— Le 4 février, en rade de Port-Saïd, à 10 h. 45, a eu lieu à bord du croiseur français *Jurien de la Gravière*, la remise par l'amiral Mornet, commandant de l'escadre de Syrie, de diverses décorations au haut personnel de la Cie du Canal.

Assistaient à cette touchante cérémonie, durant laquelle plusieurs discours furent prononcés, Mlle et M. Jonnart, Président du Conseil d'Administration de la Compagnie du Canal; Mme et M. le Comte de Sérionne, Agent Supérieur; M. Bahon, Ingénieur en Chef, tous les Chefs de la dite compagnie, ainsi que plusieurs légionnaires de Port-Saïd et du Canal de Suez.

M. A. Lafon, le sympathique Consul de France, retenu par une audience du Tribunal Consulaire, n'a pu assister à cette touchante cérémonie, et son absence fut vivement regrettée par la nombreuse assistance.

L'Amiral Mornet, après une brillante allocution, a remis au nom du Ministère de la Marine les décorations suivantes :

A M. le Comte de Serionne, Agent Supérieur et à M. Châteauinois, Agent Principal du Transit, la rosette d'Officier de la Légion d'Honneur.

A MM. Lauzanne, Ingénieur et Chef des Ateliers Généraux, Fontaine, Sous-Chef, et Lucas, Sous-Agent Principal du Transit, le ruban de Chevalier de la Légion d'Honneur.

A cette touchante et grandiose cérémonie assistaient également plusieurs personnalités de Suez, Ismaïlia et Port-Saïd.

— Une dépêche *Havas* annonce la nomination dans l'Ordre de la Légion d'Honneur de M. François Piétri, Conseiller Sultanien au Contentieux des Finances.

Nous adressons nos félicitations au nouveau Chevalier.

— S. H. le Sultan a daigné conférer les distinctions suivantes de l'Ordre du Nil : —

La *3me Classe (Commandeur)* à : — M. Pélissié du Rausas, Directeur de l'École Française de Droit au Caire.

La *4me Classe (Officier)* à : — M. Emile Dombre, Président de la Chambre de Commerce Française du Caire.

— A Beyrouth, sont nommés officiers de la Légion d'Honneur: MM. Saïd Bey Zeineddine. Michel Bey Tuéni, Nassib Pacha Jemblatt, Abdulkader effendi Dana.

Sont nommés chevaliers: MM. A. Bustani, Mgr Tapoun, Charles Debbas, Wadih Dumani, Bachir Alameddin, Petro Trad, Choucri Arcache, Abdulhalim Hajjar.

Enfin le gouverneur d'Alep, Kamel Pacha Coudsi, vient d'être promu Commandeur dans l'ordre de la Légion d'Honneur.

— Le 6 février, toute la société syrienne, et surtout grecque-catholique, s'était donné rendez-vous au Sultanien pour assister à une splendide reprise d'*Aida* au bénéfice de la Société de Bienfaisance Grecque-Catho-

lique. Le coup d'œil de la Salle était merveilleux, car nous n'apprenons rien à personne en disant ici que nos Syriennes sont belles et jolies et que leur réunion constitue un parterre des plus riches et plus délicates fleurs. Les Syriens sont, de plus, enthousiastes comme leur climat et leur ciel, et firent aux artistes des ovations auxquelles ne les habituent pas les abonnés, d'ordinaire assez guindés, de l'Opéra du Caire.

On parle d'environ 500 L. de bénéfice : ce n'est pas étonnant ; Orient et générosité sont synonymes.

— Le Conseil d'administration du Crédit Foncier Egyptien a nommé M. Vincenot, directeur, et M. Rioche, sous-directeur.

M. P. C. Jannet a cessé d'exercer ses fonctions de directeur général à partir du 1er février, tout en conservant son mandat d'administrateur.

La nouvelle du prochain départ de M. Claudio Jannet, qui occupe, depuis dix ans, le poste de Directeur Général du Crédit Foncier Egyptien, paraît avoir provoqué un profond sentiment de regret parmi les très nombreux amis qu'il s'est fait en Egypte. Aussi bien, a-t-il reçu ces jours-ci de tous les côtés l'expression des regrets unanimes et a-t-il été l'objet de la part de ses nombreux amis égyptiens de très chaudes manifestations de sympathie. C'est ainsi qu'un thé d'adieu fut donné en son honneur, dans les salons du Grand Hôtel Continental, et auquel prirent part, en même temps que M. Gaillard, Ministre de France, et plusieurs membres de la Colonie Française, une centaine de grands notables égyptiens. Ceux-ci offrirent à M. Jannet, en guise de souvenir, un magnifique encrier, œuvre d'art purement égyptienne confectionnée par les petits artistes de l'Ecole El-hamieh. Cet encrier est en or massif, très finement ciselé, incrusté de pierreries et d'ivoire, et constitue une pièce réellement de toute beauté.

— Bal costumé, masqué, paré, déguisé, poudré, kohlé, chez M. et M^{me} Jacobs, le samedi-dimanche, 19-20 février. On dansa inlassablement aux sons d'un trio instrumental « jazzique » à souhait. Et l'on banquetta ferme jusqu'à extinction des feux, mais non jusqu'à épuisement de champagne.

Remarqués au hasard de la rencontre, et sans aucun égard pour la préséance, ni pour la beauté des visages ou des costumes :

MM. Edgard, Maurice et Raymond Eid, en trio de Ripolin-Réclame Spiro (rien des Agences !), groupe excessivement réussi ; — Miss Katy Nimr, ainsi que MM. Zoucas, Edmond Eid, Charles Iacovidis, Raymond Schemeil et Albert Lakah, en pierrots noirs ou blancs, taquinant les jolies M^{mes} Kher et R. Schemeil, ainsi que les gracieuses M^{lles} Sarruf et May Schemeil, plus qu'aguichantes en pierrettes roses,

jaunes, noires, et autres suggestives couleurs ; — Mansour N. Shakour Pacha, en Li-*Hang-Chung* ; — M^{me} Jacobs, en Almaz de haut vol, faisant à ses hôtes les honneurs de sa maison avec sa grâce proverbiale, largement aidée en cela par M. Jacobs, costumé en *Ballo in Maschera*, quatre-vingts présents, quelques absents, quatre abstentionnistes ; — M^{me} Shakour Pacha, en princesse *Gulnar* ; — M. Aziz Bahari, en *Benoît Labre* ; — M^{lle} Elsa Gued, en charmante dalmate ; — M^{lle} Isabelle Eïd, embellissant un costume de tzigane ; — M^{me} Emile Eïd, dangereuse en *Carmen* pourpre (II^e acte) ; — M. Duquesne, en cheikh el *Balawa* (ia balash !) — M^{me} Edgard Eïd, en mille et une nuits, constellées d'étoiles d'or ; — D^r Alfred Eïd, en *Haroun el-Rachid* convaincu ; — M^{lle} Mimi Lakah, en *Méphistopheles* converti par *Marthe* ; — M^{lle} Fanfan Lakah, en gosse émancipé (première cigarette) ; M. Crespel, en *Radamès*, ou *Othello*, ou persan de valeur, ce qui n'est pas du tout *more*, ni ses moustaches, d'ailleurs, qui reflleuriront ; — M^{me} Louis Causse, en saïs espiègle ; — M. Roger Gued, en aiguille de *Cléopâtre* ; — M^{me} Alfred Tueni, en almée ravie ; — M. Wouters, en désopilant mandarin-teetotaler, avec garde-du-corps européen attitré ; — M. Spiro, en postillon de Longjumeau pour attelage à la Daumont. Cela se comprend : M. Dauge, ministre, n'est pas loin, non plus M. Nicolas Debbané, très reconnaissable en ambassadeur ; — M^{me} Spiro, en poupée rose, nouveau-monde, monopole des jouets d'art, manier avec précaution ; — M. Jacques Zahar, en *Rockefeller* ; — Elias bey Awad, méconnaissable en *Cicéron* ; — M^{me} Aziz Bahari, en déesse *Hébé* ; — M^{me} Philippe Chiha, en reine *Isabelle* ; — M. Philippe Chiha, en déserteur ; — M^{lle} Marie Lakah, en *Arlésienne* ? non ; en *Alsacienne* ? oui ; — M. Eady, en frac dernière coupe ; — M^{me} F. Debbane, en infirmière ; — M^{me} Alfred Eïd, étincelante en esprit de *Carmen* (IV^e Acte) ; — M^{me} Albéric Crespel, en très fine et très belle *Schehérazade* ; — M. Georges Khouri-Haddad, en *Chevalier des Grioux* pénétré ; — M. Ispénian, en *Afghan*, ou *Boukhara*, ou *Turkestan* ; — M. Rodolphe Eïd, en *Omar Effendi* ; — M^{lle} Avierino, en *Bérénice orientale* ; — M. Alfred Tueni, en *Rodrigue* ; — M^{me} Nicolas Debbane, en peigne-écaille-brésilien inaccessible ; — M^{lle} Ev. Bahari, en papillon fiancé : — M^{lle} Y. Salama, en propriétaire égyptienne ; — M. Vigneron, en *Lénine* ; — M^{lle} Zenieh, en *Zingara* ; — M^{me} Naguib Sarruf, en jolie portugaise ; — M^{lle} Fina Boulad, en cruelle énigme ; — M. Michel Shami, en mousquetaire dégrisé ; — M. Deffense, en garde-du-corps indou ; — M^{lle} Ghobril, en *Savoyard de légende* ; — M^{lle} Amy Nimr, en persan de « *manuscript* » ; — le petit Max Jacobs, en gracieux et endiablé japonais-coréen ; — M^{me} S. de Saab, en *Manon Royale* ; — M. Sheridan, en indo-chinois

ainsi déclaré ; — M. Edmond Arcache, en premier amour ; — Maksud Pacha, en courant d'air ; — M. Alphonse Zénié, en Don Juan ; — M. Georges Kher, en fox-trott ; M. Louis Causse, en légion d'honneur ; — Baron Forgeur, en enclume siamoise ; — M. Ferdinand Debbane, en Chicaneau ; — M. Emile Eïd, en Morphée. — Au fait, il est deux heures et demie ; bonne nuit, M. et M^{me} Jacobs, mille mercis de vos amabilités ; à quand le prochain bal ? Ceux de vos masques, Cupidons ou Vénus, que j'ai oublié de décrire sont priés de se plaindre à leurs parents.

LE PRINCE PERSAN,

— M. P. Philippar, Administrateur-Délégué de la Caisse Auxiliaire Foncière, vient de rentrer au Caire d'une tournée en Syrie.

— M. et M^{me} Albéric Crespel, qui ont passé au Caire deux mois rapidement écoulés, sont repartis le 24 Février pour la France, au grand regret de leurs parents, le D^r et M^{me} Alfred Eïd, et de leurs nombreux amis.

— Nous apprenons avec plaisir que Sa Majesté le Roi d'Italie a daigné conférer à S. E. Farid Pacha Babazogli la Croix de Commandeur de la Couronne d'Italie.

Farid Pacha Babazogli a rendu de nombreux et éminents services à la cause des Lettres et des Beaux-Arts italiens en Egypte. La haute distinction dont il vient d'être l'objet réjouira ses nombreux amis et nous sommes heureux de nous joindre à eux pour lui adresser nos plus sincères félicitations.

Mariages et Fiançailles.

Nous apprenons avec plaisir le mariage qui a eu lieu le 14 février, à Paris, de Mademoiselle Sonia Comanos, fille de S. E. le Dr. Comanos Pacha, avec Monsieur Henri Beauchesne, de Paris.

Nous prions le père des nouveaux mariés et les nouveaux mariés eux-mêmes, d'agréer nos sincères félicitations.

— Le 6 Février 1921 a eu lieu le mariage de Mlle Marie Manouk avec Mr. Khalil Sayegh de Beyrouth.

Nos félicitations aux jeunes époux.

— Samedi 29 janvier, à 6 h. du soir, a eu lieu à l'Eglise grecque-catholique de Faggala, le mariage de Mlle Rose Kassab, la charmante fille de Mme Vve Georges Kassab bey, avec M. Henri Airut, fils de M. et Mme Fathallah Airut.

La bénédiction nuptiale a été donnée aux jeunes époux par l'évêque grec-catholique entouré de tout son clergé.

— Nous apprenons avec plaisir les fiançailles, célébrées fin janvier, de M. Georges Messawer, avocat au Contentieux du Ministère des Communications, avec Mlle Claire Airut, fille de feu Shoucrallah Airut d'Alexandrie.

— Le 29 janvier dernier a été célébré, en la Cathédrale Ste.-Catherine, à Alexandrie, le mariage de Mademoiselle Marguerite Chédid, fille de M. & Mme Chédid, et petite-fille de M. le Comte Sélim de Chédid, avec Monsieur Edgard Roméo, fils de Madame Veuve Francis Roméo.

— Nous présentons nos plus sincères félicitations à notre ami, M. Oscar Picciotto, avocat à la Cour, et à sa charmante femme, née Ada Zamorani, à l'occasion de leur mariage qui a eu lieu le 20 Février, au temple Eliahou Hannabi, à Alexandrie.

— Aperçu dans sa loge, au Sultanien, M. Joseph S. Sednaoui, aux côtés de la gracieuse M^{lle} Abou-Chanab, à qui nous apprenons qu'il vient de se fiancer. Tous nos vœux de bonheur.

Deuil

La Famille Sultanienne vient d'être frappée d'un nouveau deuil. En effet, nous apprenons avec infiniment de regret qu'une dépêche reçue à Louxor par Sa Hautesse la Sultane Melek, la veuve du très regretté Sultan Hussein, lui a annoncé la mort à Rome de sa fille aînée, Son Altesse Sultanienne la princesse Kiazima. Aussitôt que la triste nouvelle fut connue à Louxor, Sa Hautesse le Sultan et Sa Hautesse la Sultane se rendirent auprès de S. H. la Sultane Melek et de S.A.S. la princesse Semiha, sa fille, pour leur exprimer leurs condoléances, suivis par LL. EE. le Président du Conseil, le grand chambellan, le moudir de Kéneh et les dignitaires de la Cour.

La défunte, née en 1877, était âgée de 44 ans. Le décès a eu lieu à Rome, des suites d'une longue et pénible maladie.

Dans cette triste circonstance, nous tenons à transmettre à S. H. la Sultane Melek, à LL. AA. SS. le prince Kamal Eddine, les princesses Kadria et Semiha, et à toute leur famille l'expression de nos sentiments de sympathie douloureuse.

— Les funérailles de la princesse Kazima Hussein eurent lieu le dimanche 6 février à 3 heures de l'après-midi.

Dès 2 heures, les troupes égyptiennes, musique en tête, la garde sultanienne à cheval, la garde sultanienne à pied, musique en tête et

une batterie de canons de montagne venaient prendre leur place dans la cour extérieure de la gare du Caire, sur la place de Bab El-Hadid, et le long de la rue Nubar pacha.

Puis ce furent les princes de la Famille Sultanienne qui arrivèrent les premiers, suivis par les ministres, les hauts dignitaires de la Cour, les agents diplomatiques, les consuls, les conseillers, les sous-secrétaires d'Etat, les magistrats, les directeurs de banque, les notables des colonies européennes, les notables égyptiens, les ulémas etc.

Le cortège se mit en marche à 3 heures précises. Le cercueil était porté par les marins de la flotte sultanienne.

Le deuil était conduit par Son Altesse Sultanienne le Prince Kamal Eddine Hussein, frère de la défunte.

L'inhumation eut lieu dans le caveau de la Famille au cimetière d'El-Mogaourine.

— Les funérailles de Mohamed Daoud pacha, fils de feu le prince Ismail Fazil pacha, formèrent leur cortège à la gare de Pont Limoun.

D'ordre de Sa Hautesse le Sultan, des funérailles officielles étaient faites au défunt. Sa Hautesse s'était fait représenter par S.E. Mohamed Choucry pacha, Directeur du Cabinet Sultani.

Deux bataillons d'infanterie égyptienne, un détachement de la garde sultanienne, deux escadrons de cavalerie égyptienne, une batterie de canons de montagne et un fort détachement de la police égyptienne rendaient les honneurs.

Le cercueil était porté par les marins de la flottille sultanienne. On remarquait également la présence de nombreuses délégations des écoles et des éclaireurs égyptiens.

Le deuil était conduit par les fils du défunt, LL. EE. Ismail Daoud bey, Said Daoud bey et Soleiman Daoud bey, qu'entouraient LL. AA. les princes de la famille sultanienne, LL. EE. le Président du Conseil et les ministres, le général commandant les troupes britanniques et les officiers de son Etat-Major, LL. EE. les anciens ministres, les conseillers, les sous-secrétaires d'Etat, le gouverneur du Caire, le commandant de la police, les notables, etc.

Par les rues Nubar, Kamel, la Place de l'Opéra, la rue de la Poste, la place Ataba El-Khadra, la rue Mohamed Aly, le cortège se rendit à la mosquée El Rifai où les prières furent dites. L'inhumation eut lieu au cimetière d'Imam El Chafei, dans les caveaux de la Famille Sultanienne.

Aux fils du défunt et à la Famille Sultanienne, si cruellement éprouvée, nous exprimons notre sympathie la plus émue.

— Une dépêche de Beyrouth annonce le décès de feu Khalil bey El Khoury, ancien chef du bureau arabe du Gouvernement Libanais. Tous

ceux qui le connaissent partageront la douleur des siens si cruellement éprouvés par ce malheur. Le défunt appartenait à cette illustre maison « El-Khoury » qui donna au Liban, entre autres personnalités, le cheikh Saad El Khoury, conseiller du Prince du Liban, l'Emir Youssef Chéhab consul de France à Beyrouth de 1788 à 1790, et le propre père du défunt, le cheikh Béchara, grand-juge du Liban de 1840 à 1861.

A sa veuve éplorée, à ses enfants et à leur aîné, Me Béchara El-Khoury, avocat, ancien secrétaire général du gouvernement libanais, nous présentons l'expression de nos condoléances émues et sincères.

— Le personnel de la maison Cicurel vient d'être cruellement frappé par la mort d'un des chefs de rayon de la maison, M. Marco Crespini âgé de 43 ans seulement. Une courte semaine a suffi à la terrible faucheuse pour mettre à terre cet homme, qui était synonyme de sagesse et de bonté.

— S. E. Mohamed Tewfik Nassim pacha, président du Conseil, ministre de l'Intérieur, qui, en octobre dernier, était frappé dans ses plus chères affections par la mort de son père, le lewa Mohamed Nassim pacha, vient de subir un autre deuil également cruel dans la personne de sa vénérable mère, veuve du lewa Nassim pacha. Son Excellence apprit la triste nouvelle à Sohag et donna ordre que les messages de condoléances lui fussent adressés au ministère de l'Intérieur ou à son domicile particulier au Caire.

Les funérailles furent fort imposantes. Ce fut une manifestation de sincère sympathie pour S. E. le premier ministre. LL.EE. les ministres et anciens ministres, les ulémas, les hauts fonctionnaires, les agents diplomatiques et consulaires et tout ce que le Caire compte de hauts fonctionnaires et de notables y assistaient.

Nous adressons à S. E. Sir Mohamed Tewfik Nassim pacha l'expression de nos condoléances émues.

— Une mort qui a causé la plus profonde émotion est celle de Lazare Bissara, mort subitement le 2 février à l'âge de 30 ans.

Nous présentons nos sincères condoléances à ses parents et à ses amis.

— Les avocats Edouard et Tristan Malatesta, ainsi que M. Henri Malatesta, nous font tristement part de la mort de leur père et frère, l'avocat Aniello Malatesta, mort le 4 février à 70 ans, après une longue maladie, muni des sacrements de la sainte Religion.

Une prière.

— M. Jean Sakellaridis, qui a trouvé la variété de coton qui porte son nom et qui demeure à Alexandrie, a reçu une dépêche d'Athènes lui annonçant la mort de son fils, Demetrio, âgé de 28 ans, survenue au

cours d'un accident d'ascenseur chez son beau-père, M. Cambas.

Le défunt devait s'embarquer pour Alexandrie avec sa famille. Il était un familier de la famille royale grecque, qui fut représentée à ses obsèques, M. Georges Sakellaridis, son frère étant secrétaire privé du roi.

— Nous sommes désolés d'apprendre la mort, survenue le 13 Février, de M. Gaston Boniteau, officier d'Académie, décédé pieusement dans sa 60^{me} année, après une longue vie de labeur et de souffrances causées par la maladie. Nous prions sa veuve, ainsi que ses nombreux parents, d'agréer l'expression de nos sincères condoléances.

du Bibliographe

Ouvrages et revues reçus :

Gérard de Lacaze Duthiers, par Joseph Rivière, biographie critique accompagné d'opinions, d'une bibliographie, d'une iconographie, illustrée de deux portraits et d'un autographe, Le Caire, Librairie d'Art, Stavrinou et Cie., Libraires-Editeurs, 23, Rue Kasr-el-Nil, MCMXX. Dépositaire Général pour la France : Maison Française d'Art et d'Édition, 37, Rue Falguière, Paris. —

La vie Nouvelle, No. 2, Janvier 1921. Editions de la Librairie d'Art, Stavrinou et Cie., Libraires-Editeurs, 23, Rue Kasr-el-Nil, Le Caire.

Intéressant, le deuxième numéro de la *Vie Nouvelle*. De bons articles de Marcel Martinet, de Gaston Piçard, de Joseph Rivière et de Mauric Rocher.

Quant à la prose de Marcel Millet et d'Ivan Goll, mon Dieu, pourquoi s'originaliser ainsi, et ne pas imprimer cela franchement et simplement comme de la prose, à la suite, avec la ponctuation voulue pour en marquer la cadence. Car, pour des vers, ce ne sont pas des vers, et, ainsi reproduit, ce texte finit par donner l'impression de n'être rien du tout. Et pourtant c'est de la bonne prose harmonieuse et voilà tout. Mais voilà aussi que tout se gâte au titre d'un de ces morceaux, le second de Marcel Millet, je crois, où la crudité, j'allais dire l'inconvenance de la forme vous fait passer au numéro suivant. Dire qu'il n'y a pas longtemps on osait à peine écrire la première lettre d'un pareil mot. Mais je me tais, car bien des ... jeunes filles à jour vont me trouver en retard.

La Revue Universelle, Nos. des 15 Janvier, 1er, et 15 Février.

Le Miroir Egyptien, Nos. 3 et 4, Novembre et Décembre 1920.
Alexandrie, 6, Rue Caïed-el-Gohar (Place Ste. Catherine).

Al-Hilal, Revue arabe, No. 5, 29me. année, Février 1921.

La Revue de deux Mondes, Nos. des 15 Janvier, 1er et 15 Février 1921.

de Morums

Le déclin des Mises en Vente

Il n'est bonne chose qui devienne fatigante à force de se répéter. Esope en avait fait la preuve avec la langue. Les Maisons de nouveauté du Caire sont en train de la faire avec la « Mise En Vente ». En a-t-on usé de ce terme depuis trois mois. S'il est toutefois un point sur lequel tout le monde tombe d'accord, c'est que notre firme n'a jamais offert que ce qu'elle a tenu scrupuleusement. Aussi n'hésitons-nous pas à présenter comme sensationnelle, venant de notre part, une déclaration, qui sans quoi, risquerait peut-être de laisser froid le public Cairote.

Pour en finir avec ces mises en vente renouvelées, pour permettre au public de constater que nous prenons toujours les devants sur les baisses probables afin de lui permettre de se fournir à bon compte à l'heure où les articles lui sont le plus utiles, nous faisons, depuis le Lundi 7 Février, dans tous nos magasins, et sur tous nos articles un rabais général et unique de 40%. Il est des articles où ce chiffre représente plus particulièrement un très lourd sacrifice, mais n'importe. Par respect de l'uniformité, pour en finir une fois pour toutes avec des divisions et subdivisions et pour convaincre définitivement le public que *nous*, nous ne cherchons pas à écouler des marchandises de rayon de préférence aux dernier arrivages, nous avons pris cette décision. A vous d'en profiter.

MORUMS.

Note Financière

Les arrivages de coton du 1^{er} Septembre au 31 Janvier se sont élevés à kantars 2.700.000 contre krs. 4.900.000 l'année dernière.

Les exportations totales ont été de balles 190.000 contre 500.000 l'année dernière.

Le stock est de krs. 1.605.000 contre krs. 1.530.000 l'année dernière.

Jamais le mois de Janvier ne fut moins actif, les ventes journalières étant tombées à 500 balles par jour. Le mois commença à 29 talaris ; il y eut une hausse jusqu'à 39 talaris. Aujourd'hui les prix sont, pour le mars, à 23.65., pour le mai, à 24.05. et pour le novembre, n. r., à 25.30.

Aucune panique. Les détenteurs continuent à ne pas vendre et à vivre d'espoir. Il semble d'autre part que, même à des bas prix, les ventes sont difficiles.

D'autre part, si l'on considère la faiblesse du marché en général, le prix des valeurs a tenu bon.

Il est aussi satisfaisant de dire que pour la première fois il y a eu une amélioration sensible dans le prix de la livre sterling et du franc comparé à celui du dollar. Le système financier de l'Egypte est intimement lié avec celui de la Grande Bretagne, d'où la valeur intrinsèque de la livre égyptienne suit les mêmes fluctuations que la livre sterling. En ce qui concerne le franc, l'Egypte est lourdement engagée en emprunts français, ce qui lui permet de bénéficier du change.

En général, la situation est obscure, partout on manque d'argent. Les banques n'ont pas beaucoup de disponibilités. On a trop joué sur le change. L'Egypte vit de ses propres ressources.— RUS

NOTE

La *Revue du Monde Egyptien* prépare une étude bibliographique et critique des ouvrages publiés en langue européenne par des auteurs d'origines et de races orientales. Afin de rendre cette étude plus complète et plus intéressante, elle prie ses lecteurs de vouloir bien lui signaler dans le plus bref délai possible et avec précision les différents ouvrages en question. Ceux qui auraient en plus l'amabilité de lui en procurer des exemplaires auraient droit à toute sa reconnaissance.

REVUE DU MONDE EGYPTIEN

(Review of the Egyptian World)

Paraît le 1^{er} de chaque mois

MARIUS SCHEMEIL BEY, DIRECTEUR.

8, Rue Cheikh Aboul-Sebaa. — LE CAIRE.

La correspondance doit être adressée au Directeur, de même que les mandats et valeurs.

ABONNEMENTS :

Un an.....	P.T. 100
Six mois.....	» 55
Prix du numéro.....	» 10

LA REVUE DU MONDE EGYPTIEN

invite ses lecteurs à collaborer à sa rédaction, en lui envoyant des articles n'ayant aucun caractère politique ni de polémique religieuse. Elle acceptera avec plaisir les comptes-rendus des faits quotidiens de la vie sociale et mondaine, en Egypte, au Soudan, en Palestine, en Syrie, au Liban, en Cilicie ou ailleurs.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés au Directeur en double exemplaire.

Reproductions et traductions des œuvres publiées par la Revue du Monde Egyptien interdites pour tous pays.

AVIS IMPORTANT

Les difficultés et les frais d'encaissement étant considérables, surtout que les abonnés ont répondu à notre appel au delà de toute espérance, nous prions instamment ces derniers de vouloir bien nous rendre le service de nous envoyer eux-mêmes le montant de leur abonnement en billets de banque, chèque, ou mandat poste. L'effort pour eux sera minime et nous épargnera un travail important.
